MYSTERIA



Revue Mensuelle Illustrée

d'Études Initiatiques

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DU

Docteur PAPUS

1er VOLUME — 1re ANNÉE



SOMMAIRE DU N° 1 (JANVIER 1913)

RÉDACTION, ADMINISTRATION, ABONNEMENTS

Société civile de Publication et de Conférences « Les Amis de Saint-Yves »

15, Rue Séguier, Paris (VIe). — Téléphone 816-09

Le numéro : **1** fr. **25** Un AN { **10** francs pour la France. **12** francs pour l'Etranger.

(Tous les Abonnements partent de Janvier)

ABONNEMENTS

Les abonnements de « **MYSTERIA** » partent tous du 1er janvier. Les abonnés qui souscriraient dans le courant de l'année recevront les numéros parus. Cela était nécessaire pour éviter une foule de complications de comptabilité.

Tous les abonnements doivent être servis par l'Administration de la Revue (Société civile de publications et de conférences « *Les Amis de Saint-Yves* », 15, rue Séguier, Paris.)

Nous donnons ci-dessous un bulletin d'abonnement.

Je soussigné (nom et adresse très lisibles)

....

....

déclare par la présente souscrire un abonnement d'un an à la revue « **MYSTERIA** ».

Ci-joint, valeur (bon de poste, mandat au nom « Administrateur de Mysteria, etc... ») *de* **dix** *francs* (France) *ou de* **douze** *francs* (Étranger).

MYSTERIA (Renseignements utiles)

Direction :
15, rue Séguier, 15
Téléphone : 816-09
PARIS (VIe)

DIRECTEUR
PAPUS

Secrétaire de la Rédaction
COMBES Léon

Administration :
Abonnements
Publicité
Vente au numéro

SOCIÉTÉ CIVILE
"LES AMIS de SAINT-YVES"
15, rue Séguier, 15
PARIS

Manuscrits. — Les manuscrits doivent être adressés à la *Rédaction*. Ceux qui ne pourront être insérés ne seront pas rendus, à moins d'avis spécial. Un numéro de la Revue est toujours composé d'avance : les manuscrits reçus ne peuvent donc passer au plus tôt que le mois suivant.

Prière d'adresser tous les échanges : 15, rue Séguier, Paris.

*
* *

« **MYSTERIA** » est, en France, l'organe officiel des formations suivantes :

Ordre martiniste, Délégués et Loges dans toutes les parties du monde.

Ordre kabbalistique de la Rose ✠ Croix, réservé aux anciens Martinistes.

École supérieure libre des sciences hermétiques.

Union idéaliste universelle.

Rite ancien et primitif de la Franc-Maçonnerie (Chapitre et Temple Inri).

Rite national espagnol (Loge symb. Humanidad).

Église gnostique universelle (siège central, Lyon).

Academia symbolica (Paris).

Oriental Templar Order (o. t. o.) (Londres et Berlin).

École supérieure libre des sciences médicales appliquées (Paris).

ASTROLOGIE

III. — PHÉNOMÈNES DIVERS

Éclipse totale de Lune

Cette éclipse se produit le 22 mars. Elle sera *invisible* en France. Elle commencera à $9^h\,17^m$ et finira à $14^h\,39^m$. Grandeur de l'éclipse 1,574, le diamètre de la Lune étant *un*. Le phénomène sera surtout visible des îles de l'Océanie.

L'*Annuaire astronomique* de M. Flammarion pour 1913 signale comme particularité très rare que, cette année, il y a trois éclipses de Soleil et deux de Lune, *toutes invisibles* en France et même en Europe.

Conjonctions :

Le 5 janvier, Mars en conjonction avec la Lune, à 20 h., à 4° 25′ N.
Le 9 janvier, Mercure en conjonction avec Mars, à 20 h., à 0° 46′ N.
Le 11 janvier, Vénus en conjonction avec la Lune, à 11 h., à 1° 28 N.
Le 11 janvier, Mercure en conjonction avec Jupiter, à 15 h., à 0° 13′ S.
Le 13 janvier, Mars en conjonction avec Jupiter, à 22 h., à 0° 47′ S.
Le 18 janvier, Saturne en conjonction avec la Lune, à 7 h., à 6° 14′ S.
Le 2 février, Jupiter en conjonction avec la Lune, à 21 h., à 5° 17′ N.
Le 3 février, Mars en conjonction avec la Lune, à 19 h., à 4° 13′ N.
Le 10 février, Vénus en conjonction avec la Lune, à 12 h., à 0° 51′ N.
Le 14 février, Saturne en conjonction avec la Lune, à 16 h., à 6° 20′ S.
Le 15 février, Mercure en conjonction avec ι Verseau (4,3), à 3 h., à 0° 10′ N.
Le 2 mars, Jupiter en conjonction avec la Lune, à 13 h., à 5° 22′ N.
Le 4 mars, Mars en conjonction avec la Lune, à 21 h., à 3° 19′ N.
Le 9 mars, Mercure en conjonction avec la Lune à 15 h., à 1° 29′ N.
Le 11 mars, Vénus en conjonction avec la Lune à 21 h., à 2° 1′ N.
Le 14 mars, Saturne en conjonction avec la Lune, à 1 h., à 6° 23′ S.
Le 30 mars, Jupiter en conjonction avec la Lune, à 3 h., à 5° 19′ N.
Le 31 mars, Uranus en conjonction avec la Lune, à 20 h., à 4° 0′ N.

Paris. — Imp. de *Mysteria*.

PAGE DES CONSULTATIONS PSYCHIQUES

Cette page sera réservée aux adresses des personnes pratiquant la voyance sous ses diverses formes. **MYSTERIA** se réserve la faculté de faire des enquêtes à la suite desquelles les voyantes seraient recommandées tout spécialement selon leur genre de facultés.

MYSTERIA s'efforcera ainsi de créer un service de consultations psychiques par correspondance, qui sera très utile à tous ses lecteurs et abonnés.

Mme DE MOZART, *Somnambulisme, Visions p. les tarots*, 9, rue de Sèvres, à Paris.

Mlle BAIZET, *Cartomancienne Épingles*, 21, faubourg Montmartre, à Paris.

Mme SIGOILLOT, *Voyante*, 3, rue Baulant, à Paris.

SARAH BRISE, *Médium*, 6, rue N.-D. des Victoires.

Mme FRAIGNE, *Visions allégoriques*, 38, rue Ramcy.

Mme BASSET, *Somnambulisme*, 82, rue des Moines.

Mme DEVILLIERS, *Marc de café*, 8, rue Mayran.

Mme RENAUD, *Tarot*, 102, faubourg Saint-Denis.

Mme MAYA, *Cartomancienne*, 60, boulevard Clichy.

Mme MORIZO, *Voyante*, 66, rue Demours.

Mme SAUVAGE, *Cartomancienne*, 4, passage du Midi (boulevard de Clichy).

HIRAM SING, *Voyant indou* (Momie), 5, rue d'Arcole.

Mme MACQUET, *Médium*, 132, rue Lecourbe.

PAGE DES LECTEURS

Cette page sera destinée à la correspondance des lecteurs entre eux. Tout lecteur qui aura un livre à vendre ou à acheter, un objet à demander ou à proposer pourra nous envoyer quelques détails, que nous résumerons dans cette page. Des avantages spéciaux seront faits à nos abonnés.



MYSTERIA

Au bout de vingt-trois ans, une revue, comme un être humain vers la soixantaine, a besoin de transformations. Voilà pourquoi nous avons créé " **Mysteria** ". Le titre de cette revue, adapté aux idées actuelles, indique bien son nouveau caractère. Comme sa mère, **Mysteria** sera le complément de toutes les revues psychiques et sera destinée aux lecteurs déjà instruits dans ces études, aux initiés plutôt qu'aux commençants.

Mais **Mysteria** veut, dans sa forme nouvelle, insister tout spécialement sur les arts divinatoires et, dans quelques numéros, une section spéciale sera destinée à la physiognomonie, à la chiromancie, à la graphologie et à quelques données d'astrologie et d'hermétisme.

Enfin, nos dispositions sont prises pour publier tous les six mois, ou tous les ans, des tables complètes des matières.

De plus, une page spéciale sera consacrée aux lecteurs pour la vente et l'achat des livres d'occulte ou pour toutes les autres communications.



PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Cette partie est ouverte aux écrivains de toutes écoles sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilit exclusive de ses idées.

BIBLIOGRAPHIE DU MARTINISTE

Pour le Martiniste, il est inutile de s'attarder sur les débuts des études psychiques, alors que les hommes de science ou les esprit dits « positifs », qui débutent dans l'étude de l'occultisme passent la plus grande partie de leur temps pour savoir si les faits de magnétisme et de médiumnité sont exacts, le Martiniste considère ce problème comme acquis.

Il laisse donc aux autres ces discussions enfantines sur la bonne foi des médiums et sur le sommeil réel des sujets : il s'occupe de problèmes plus élevés.

Ce qu'il faut aux Martinistes, c'est d'abord une idée générale de l'occultisme, dans ces deux traditions principales d'Occident ou kabbalistique et d'Orient ou sanscrite, issues du reste toutes deux de l'antique Egypte.

Il faut ensuite aux Martinistes des outils positifs d'investigation des sciences antiques, de manière à pouvoir vérifier les noms propres et les mots sacrés employés.

Ces outils, ce sont les langues sacrées de l'antiquité, ou, plutôt, leurs premiers éléments, de manière à pouvoir vérifier chaque terme dans un dictionnaire. Le martiniste devra donc étudier trois alphabets: 1° l'alphabet hébreux ; 2° l'alphabet sanscrit (dévanagari) ; 3° l'alphabet égyptien.

Une fois en possession de ces outils, il faudra les appliquer à l'étude de la cabbale et de l'hermétisme, puis à l'étude du Symbolisme et de la franc-maçonnerie dans ses divers rites.

C'est alors que le Martiniste sera mis à même d'appliquer ses connaissances en agissant sur le plan invisible. Le mysticisme, la théurgie et la psychurgie devront attirer spécialement son attention.

Les livres ne sont que des instruments destinés à guider la méditation cérébrale et à préparer la digestion et l'assimilation intellectuelle. Nous allons donc donner une liste de livres surtout simples et pratiques. Nous sommes obligés de laisser de côté une foule de livres *très intéressants ;* cela n'indique pas que les auteurs non cités par nous ne sont pas *excellents ;* cela indique simplement que le lecteur les trouvera tout seul plus tard, et que la liste que nous donnons contient simplement les livres destinés à donner une idée générale de chaque question.

Enfin, le côté financier a aussi son importance pour l'étudiant qui débute dans ces recherches, aussi avons-nous divisé les volumes en trois séries, d'après leur prix et en six sections, d'après

les études auxquelles ils sont consacrés. Un lecteur isolé ou un groupe de lecteurs réunis en loges pourront ainsi établir un parallélisme strict entre leurs moyens financiers et les livres à acheter.

On trouvera plus loin le tableau des livres d'études. Nous allons tout de suite donner un modèle de cycle d'études, modèle qui pourra être modifié par chaque étudiant et qui servira de guide général. Chaque cycle peut comprendre un mois, si bien que les études complètes peuvent êtres faites en dix-huit mois. Il est évident que ce cycle peut être allongé ou diminué par l'étudiant selon sa rapidité de compréhension ou ses études antérieures.

I

1. — Histoire des races humaines, traditions, etc...

2. — Théorie générale et philosophie (Saint-Martin, Saint-Yves, etc...);

3. Une langue sacrée : l'Hébreu ;

. . . .

4. —Psychurgie (premiers éléments pratiques);

II

4. — Histoire et symbolisme (sociétés secrètes et maçonnerie);

5. — La Cabbale ;

6. — Une langue sacrée : le Sanscrit ;

. . . .

7. — La magie et les adaptations (hypnotisme, magnétisme, prières).

III

7. — Histoire de l'alchimie et de la Rose-Croix (martinisme);

8. — Les religions d'Orient : Bouddhisme, Brahm et Taoïsme;

9. — Une langue sacrée: l'Egyptien;

. . . .

10. — Le spiritisme : sa transformation depuis l'Antiquité; son adaptation.

IV

10. — Les cultes et leur ésotérisme dans toutes les religions;

11. — L'ancienne initiation en Egypte; la Pyramide et le temple;

12. — L'hermétisme; l'alchimie; l'astrologie; l'archéomètre;

13. — La maçonnerie pratique : constitution d'un rite; adaptations sociales diverses.

	BROCHURES PETITS VOLUMES	VOLUMES COURANTS	GROS OUVRAGES CLASSIQUES OUVRAGES DE FONDS
Histoire et données générales	*Cl. de St-Martin* Ecce Homo.............. 1.50 *Sair* St-Martin......... 1.50	*Haven* Evang. Caplentro. . 3 » *St-Yves* Mission de l'Inde.. 5 » — France Vraie....... 4 » *Papus* Cl. de St-Martin.... 7 » — Martines Pasqually. 4 » *Barlet* St-Yves........... 3.50 Revue l'*Mysteria*.... 10 fr. par an. Et............ 12 »	*St-Yves* Mission des Juifs.. 20 » — Souverains......... 10 » *Saint-Martin* Tableau..... 6 » *F. d'Olivet* Hist. Phil..... 20 »
Occultisme Doctrines Cabbale Philosophie etc., etc.	*Papus* Con Homme..... 0.25 — Science et Magie 1.50 *Papus* Occult. et spirit.. 2.50 *St-Yves* Ton Cabbal.... 1 » — Clefs de l'Orient 3.50 *Sedir* Lett. magiques... 1.50 — Plantes magiques. 2 » — Miroirs — 1.50 *D'Olivet* Dissert^on int.. 0.50 *Bourgeat* Magie....... 2 »	*Barlet* Instruction Intégrale 4 » *Lenain* Scien. Cabbalistique 6 » *Papus* Réincarnation...... 3.50 — Traité Élémentaire.. 7 »	*St Yves* Archéomètre...... 35 » *Papus La Cabbale*......... 10 » *Paracelse* Archidoxe...... 10 » *Agrippa* ..... 15 » *F. d'Olivet* Versdorés. 7 et 15 » *Wronski* Manifeste...... *El-Levy* Dogmes et Rituel.. 18 » — Liv. des Splendeurs 7 »
Ton orient. et égypt.	*Papus* Lang. égypt.... 1 25 — Sanscrit........ 2 »	*Lafont* Le Bouddhisme..... 4 » — Le Mazdéisme..... 4 » *Leadbeater* L'autre côté de la Mort................ 4 »	*F. d'Olivet* Lang. héb..... 25 » *St-Yves* Mission de l'Inde. 5 » — Le Mahatma

	BROCHURES PETITS VOLUMES	VOLUMES COURANTS	GROS OUVRAGES CLASSIQUES OUVRAGES DE FONDS
Symb. Soc. secrètes Franc-maçon.	*Papus* Martinisme..... 1 » *Teder* Fr. M. et Gd Ort.	*Papus* Maître Maçon...... 3.50	*Postel* Clavis .... 5 » *Sédir* Hist. des Rose-Croix. 3 »
Mystique Evangiles Christian.	*Gichtel* Pensées........ 1.50 *Bricaud* Cat. gnostique. 1 »	*Sédir* Les Evangiles....... 7 » *Alta* Evangile de l'Esprit.. 3.50	*St-Yves* Théo. des Patria.. 10 » *Haven* le Maître Inconnu... 9 » *J. Boehm* Clef.......... 5 » *Heibling* Apocalypse....... 3 50 — myst. Dévoilé.... ... 3 50
Pratiques diverses. Hermétisme ; Psychurgie Astrologie	*Rochas* Etats Profonds.. 2.50 *Jacob* Fourneau Alch... 0.50 *Papus* Astrosophie...... 1 »	*Mulford* Vos forces (3 vol.).. 9 » *Poisson* Hist. Alchimie.. . 5 » *Saltzman* Remèdes divins.. 3.50 *Durville* Fant de Vivants. *Delanne* Matérialisation.... *Phaneg* Espe Alchimiques.. 5 » *Maveric* Med. Hermétique. 7.50 *Duz* Médecine astrale..... 5 » *Jacob* Tout Universel ..... 3 » *Julevno* A B C Astrologie. 2 50	*Rochas* Motricité.......... 8 » *Bué* Magnétis. curatif..... 7 » *St-Martin* Des Nombres... 6 » *Papus* Magie pratique..... 12 » — Tarot des Bohémiens 10 » — Tarot Divinatoire.... 6 » *Flambart* Lang. astral..... 6 »
Divers	*Giraud* Graphologie..... 1 » *Lermina* 2 fois morte... 1 »	*Papus* Anatomie Phil...... 4 » *Phaneg* Le Dr Papus...... 3 » *J. Bois* Le Monde Invisible 3.50	

LES PLANTES MAGIQUES

LE GUI (*Viscum album*)

> Tout gui venant sur le rouvre est regardé comme envoyé du ciel. . .
>
> . . . .
>
> Les Gaulois appellent le gui d'un nom qui signifie remède universel. . .
>
> PLINE.

Ce petit arbrisseau que tout le monde connaît fut célèbre dès la plus haute antiquité ; nos ancêtres les Gaulois l'avaient en très grande estime. Pline l'Ancien nous a laissé le plus important des documents sur cette plante sacrée ; nous citerons plus loin un extrait de cet auteur. Ce parasite est propagé, dit-on, par les oiseaux, notamment par les grives et les merles, très friands de ses baies gluantes et nacrées. Celles-ci rejettent la graine soit après le passage à travers le tube digestif dont elle sort intacte en raison de sa dureté, soit par le frottement de leur bec contre lequel elle reste collée par une matière visqueuse, la même dont on fait la glu. De l'une ou de l'autre façon elle se trouve fixée à une branche et n'y germe qu'en mai, si des pluies violentes ne l'en font pas glisser.

Le gui se fait héberger par une foule d'espèces,

mais, après le peuplier noir, le pommier, l'aubépine et le robinier sont les arbres le plus souvent couverts de cette parure, élément important des paysages d'hiver. Il ne se plaît pas en forêt; il affectionne les arbres qui, par files, s'alignent au bord des routes, ceux qui sont isolés dans la plaine ou plantés à l'orée des bois; à tous il préfère ceux qui poussent en terrain calcaire.

La lenteur du développement du gui est extraordinaire. Il faut trois ans pour qu'apparaisse la première petite tige avec ses deux feuilles opposées; l'année suivante, on en voit pousser deux autres, et ainsi de suite. Elle ne fleurit pour la première fois qu'au bout de sept à huit ans. La grive, qui est folle de son fruit, a disséminé sa graine; l'abeille, qui adore son miel, se couvre, en butinant, du pollen qu'elle transporte, et bientôt sur les rameaux se gonflent les fruits, perles blanches. Ainsi la plante de l'air nourrit ces hôtes de l'air, l'oiseau et l'insecte qui, en échange, lui rendent le plus grand et le plus important des services, celui d'assurer la perpétuité de son espèce.

« Le gui, dit Faideau (1), n'est d'ailleurs qu'un parasite vert, un demi-parasite qu'on peut cultiver à l'état libre à partir de sa graine; un parasite d'eau qui puise uniquement dans le torrent de sève brute que, des racines, une force inconnue fait monter jusqu'aux plus hautes branches. »

Chez les Gaulois, l'arbre porteur de gui par excel-

(1) *Nos plantes chez elles.*

lence était le chêne, surtout le chêne rouvre. Les Druides se couronnaient de son feuillage. C'était sur ses branches qu'on recherchait le gui.

A défaut du *Soma* indien, *Asclepias acida,* du *Haoma* et du *Bereçman* des Perses, les Celtes et peut-être les Italiotes — pensez au rameau d'or cueilli par Enée, — vénéraient ce parasite, si commun sur le pommier et le peuplier, mais rare sur le chêne. C'était le rameau d'or pur, *prenpuraur,* remède puissant, *omnia sanans,* soit qu'on le suspendît aux portes, soit qu'on l'administrât en infusion.

Le gui de Noël, sous lequel on danse et l'on s'embrasse en Angleterre, le buisson ou *bouchon* de nos cabarets de campagne rappellent encore la popularité de la plante magique. Encore en usage les cris fameux d'*Aguilanneuf,* en Bretagne *Eginané, Eguilané, Guillonée, Aguilanté* à Blois (1). La fête du gui coïncida avec le soltice d'hiver, avec le renouvellement de l'année.

Dans le Bourbonnais, le souvenir druitique, quoique bien altéré, n'a point encore disparu ; dans une vieille chanson, qui est encore connue à Ferrières-sur-Sichon, on y trouve ce souvenir.

« Y'a-t-il un arbre en les fouras,
Que passe par d'su les chagnes,
Ceu m' les vargnes et les fragnes,
Pasont l'aronde et les garas.

O ! lé bregiers, les bregières,
La Guillauneu vous font chanté,
E, que eut' nous végnez dansé,
Dansé d'su lé fougières.

(1) A. Lefèvre, *Les Gaulois, origines et croyances.*

« Le ton mélancolique et plaintif de cette chanson, dit F. Pérot à qui nous empruntons ces détails, ajoute un charme que la musique serait impuissante à rendre (1). »

On dit encore *Couri le guilleri*, courir les aventures nocturnes.

En effet, chacun accourait à l'invitation des Druides, pour assister à la cueillette du gui qui se faisait à minuit.

« Il ne faut pas oublier, dit Pline l'Ancien, l'admiration que les Gaulois ont pour cette plante ; aux yeux des Druides rien n'est plus sacré que le gui et l'arbre qui le porte, si toutefois c'est un chêne rouvre. Le rouvre est déjà, par lui-même, l'arbre dont ils font les bois sacrés ; ils n'accomplissent aucune cérémonie religieuse sans le feuillage de cet arbre, à tel point qu'on peut supposer au nom de druide une étymologie grecque (δρῦς).

Tout gui venant sur le rouvre est regardé comme envoyé du ciel ; ils pensent que c'est un signe de l'élection que le dieu même a faite de l'arbre. Le gui sur le rouvre est extrêmement rare, et, quand on le trouve, on le cueille avec une très grande cérémonie.

Avant tout, il faut que ce soit le sixième jour de la lune, qui est le commencement de leurs mois, de leurs années et de leurs siècles, qui durent trente ans. Ils appellent le gui d'un nom qui signifie remède universel. Ayant préparé selon les rites,

(1) Francis Pérot, *Folk-lore Bourbonnais*.

sous l'arbre, des sacrifices et un repas, ils font approcher deux taureaux de couleur blanche, dont les cornes sont attachées alors pour la première fois. Un prêtre (l'eubage), vêtu de blanc, monte sur l'arbre et coupe le gui avec une serpe d'or; on le reçoit sur une saie blanche; puis on immole les victimes, en priant que le dieu rende ce don propice à ceux auxquels il l'accorde.

« Le gui, dit Pline, pris en boisson, donne la fécondité à tout animal stérile et est un remède contre tous les poisons. »

On a beaucoup écrit sur le gui, symbole d'immortalité, le gui miraculeux, *quem sua non tulit arbor*, qu'un dieu fait naître sur un arbre choisi qui ne l'a pas porté.

Les plantes les plus humbles pouvaient être l'objet d'une vénération religieuse chez les Gaulois; les propriétés curatives de certaines d'entre elles contribuèrent sans doute à affermir ce culte et surtout à le propager et à le perpétuer à travers les âges, si bien que des survivances en sont maintes fois parvenues jusqu'à nous; c'est la puissance des Esprits de la Nature qui a passé en elles (1).

L'usage de cueillir des plantes miraculeuses s'est conservé très longtemps dans nos campagnes, et nous connaissons encore des sorciers qui font leurs cueillettes rituellement. Au XVIII[e] siècle on observait encore à ce propos certaines précautions ma-

(1) Ch. Renel, *Les Religions de la Gaule avant le Christianisme.*

giques qui rappellent tout à fait les rites décrits par Pline dans son *Histoire Naturelle.*

« Quelques-uns, pour se garantir des maléfices ou des charmes, vont cueillir certaines plantes de grand matin à jeun, sans avoir lavé leurs mains, sans avoir prié Dieu, sans parler à personne, sans saluer personne en chemin, et les mettent ensuite sur la personne maléficiée ou ensorcelée. »

Dans bien des pays, au XIXe siècle, le soir du solstice d'été, on cueillait les perles de la Saint-Jean ; à Marseille, le matin de la fête, la place de Noailles et les cours sont nettoyés. Dès trois heures du matin, les gens de la campagne y affluent et à dix heures tout y est couvert d'une quantité considérable de fleurs et d'herbes aromatiques. Le peuple attache à ces plantes des vertus merveilleuses et se persuade que, si elles ont été cueillies le jour même, avant le lever du soleil, elles sont propres à guérir beaucoup de maux. On s'empresse à l'envi d'en acheter, pour en faire des présents et en remplir la maison.

Aujourd'hui, dans la Charente, des vieilles femmes ramassent encore dans les haies les herbes dites de la Saint-Jean, c'est-à-dire de la germandrée et de la bardane ou gratteron ; elles font de ces plantes un petit paquet qu'elles jettent dans le feu ; et les paysans ont l'habitude, le 23 juin, après le coucher du soleil, de suspendre aux volets de leurs maisons une branche de noyer, ce qui, paraît-il, leur assure une abondante récolte de noix.

Les Conciles se sont élevés contre ces pratiques; les curés de village, presque partout, les ont con-

La légende du gui, racontée par Schuré, nous intéressera également, nous y voyons la valeur magique du gui révélée pendant le sommeil Ram, (l'inspiré de la paix) l'initiateur de la race blanche.

« Cependant Ram qui aspirait à la science divine avait voyagé dans toute la Syrie et dans tous les pays du Sud. Séduits par son savoir personnel et sa modestie, les prêtres des Noirs lui avaient fait part d'une partie de leurs connaissances secrètes. Revenu dans le pays du Nord, Ram s'effraya de voir le culte des sacrifices humains sévir de plus en plus parmi les siens. Il y vit la perte de sa race. Mais comment combatre cette coutume propagée par l'orgueil des druidesses, par l'ambition des druides et la superstition du peuple ? Alors un autre fléau tomba sur les Blancs, et Ram crut y voir un châtiment céleste du culte sacrilège. De leurs incursions dans le pays du Sud et de leur contact avec les Noirs, les Blancs avaient rapporté une horrible maladie, une sorte de peste. Elle corrompait l'homme par le sang, par les sources de la vie. Le corps entier se couvrait de taches noires, le souffle devenait infect, les membres gonflés et rongés d'ulcères se déformaient, et le malade expirait dans d'atroces douleurs. Le souffle des vivants et l'odeur des morts propageaient le fléau. Aussi les Blancs ahuris tombaient et râlaient-ils par milliers dans leurs forêts abandonnées même des oiseaux de proie. Ram, affligé, cherchait vainement un moyen de salut. Il avait l'habitude de méditer sous un chêne, dans une clairière. Un soir qu'il avait longuement réfléchi sur les maux de sa race, il s'en-

damnées comme diaboliques et coupables; elles ont persisté néanmoins à travers quinze siècles.

Mais revenons au gui, cette plante magique au premier chef. Le maître Eliphas Levi nous donne le secret occulte de la puissance du gui (*Histoire de la Magie*).

« Les druides, dit-il, étaient prêtres et médecins ; ils guérisaient par le magnétisme, et ils attachaient leur influence fluidique à des amulettes. Le gui de chêne et l'œuf de serpent étaient leurs panacées universelles, parce que ces substances attirent d'une manière toute particulière la lumière astrale. La solennité avec laquelle on récoltait le gui attirait sur ce feuillage la confiance populaire et le magnétisait à grands courants. Aussi opérait-il des cures merveilleuses, surtout lorsqu'il était appliqué par les eubages avec des conjurations et des charmes. N'accusons pas nos pères de trop de crédulité, ils savaient peut-être ce que nous ne savons plus.

Les progrès du magnétisme feront découvrir un jour les propriétés absorbantes du gui de chêne. On saura alors le secret de ces excroissances spongieuses qui attirent le luxe inutile des plantes et se surchargent de coloris et de saveur ; les champignons, les truffes, les galles d'arbres, les différentes espèces de gui seront employés avec discernement par une médecine nouvelle à force d'être ancienne. On ne rira plus alors de Paracelse qui recueillait l'*usnée* sur les crânes des pendus ; mais il ne faut pas marcher plus vite que la science, elle ne recule que pour mieux avancer. »

dormit au pied de l'arbre. Dans son sommeil il lui sembla qu'une voix forte l'appelait par son nom et il crut s'éveiller. Alors, il vit devant lui un homme d'une taille majestueuse, vêtu comme lui-même de la robe blanche des druides. Il portait une baguette autour de laquelle s'enlaçait un serpent. Ram, étonné, allait demander à l'inconnu ce que cela voulait dire. Mais celui-ci, le prenant par la main, le fit lever et lui montra sur l'arbre même au pied duquel il était couché une très belle branche de gui. « O Ram ! lui dit-il, le remède que tu cherches, le voilà. » Puis il tira de son sein une petite serpette d'or, en coupa la branche et la lui donna. Il murmura encore quelques mots sur la manière de préparer le gui et disparut. Alors Ram s'éveilla tout à fait et se sentit très réconforté. Une voix intérieure lui disait qu'il avait trouvé le salut. Il ne manqua pas de préparer le gui selon les conseils de l'ami divin à la faucille d'or. Il fit boire ce breuvage à un malade dans une liqueur fermentée, et le malade guérit. Les cures merveilleuses qu'il opéra ainsi rendirent Ram célèbre dans toute la Scythie. Partout on l'appelait pour guérir. Consulté par les druides de sa peuplade, il leur fit part de sa découverte en ajoutant qu'elle devait rester le secret de la caste sacerdotale pour assurer son autorité. Les disciples de Ram voyageant par toute la Scythie avec des branches de gui furent considérés comme des messagers divins, et leur maître comme un demi-dieu.

Cet événement fut l'origine d'un culte nouveau :

depuis lors le gui devint une plante sacrée. Ram en consacra la mémoire, en instituant la fête de Noël ou du nouveau salut qu'il plaça au commencement de l'année et qu'il appela la Nuit Mère (du soleil nouveau) ou la grande rénovation. Quant à l'être mystérieux que Ram avait vu en songe et qui lui avait montré le gui, il s'appela, dans la tradition ésotérique des Blancs d'Europe, *Aesc-hegl-hopa*, ce qui signifie : « l'espérance du salut est au bois ». Les Grecs en firent Esculape, le génie de la médecine, qui tient la baguette magique sous forme de caducée. »

Parmi les fantaisies de l'occulte nous trouvons dans un grimoire trop connu la recette suivante sur le gui :

« Le gui, plante appelée par les Chaldéens *luperax*, par les Grecs *elisena*, et par les Français *guy de chêne*. Elle croît dans les arbres qui sont percés et, étant jointe avec une autre que l'on nomme *sylpium*, ouvre toutes sortes de serrures. Que si on la pend à un arbre avec une aile d'hirondelle, tous les oiseaux s'y assembleront de deux lieues et demie, ce que j'ai expérimenté et éprouvé moi-même plusieurs fois. »

Le gui dominé par Vénus ne se coupe jamais, en magie, sinon avec une lame d'or ; à défaut, il faut donc le casser.

Si vous remplacez le gui sec par du frais, ayez soin de brûler vous-même le vieux, afin que le bonheur, s'il réside chez vous, ne s'éloigne pas.

En janvier préférez le gui aux délicates fleurs de

serre, nous dit Mme de Thèbes. En ces jours sombres où la nature est attristante, où les esprits condamnés au séjour terrestre, fatigués d'errer autour de nous, sous un ciel sans soleil, pénètrent plus volontiers dans nos demeures avec des intentions qui sont loin d'être bienveillantes et pures, le gui est un préservatif utile.

Un vieil usage anglais, encore très répandu de nos jours, veut qu'une jeune fille trouvée à Noël sous une branche de gui doit se laisser embrasser par celui qui l'a rencontrée ainsi.

La médecine moderne a presque complètement délaissé le gui; d'ailleurs tous les simples ont subi à peu près le même sort; la tradition occulte a perdu toutes ces herbes qui deviennent inutiles; sauf cependant quelques poisons dont les principes actifs très puissants, en dépit d'une cueillette souvent imparfaite, qui peuvent encore être utiles dans notre thérapeutique matérialiste.

Quelques retardataires de la réforme médicale l'ordonnent encore comme astringent, antispasmodique, anticonvulsif, et même antiépileptique, selon le cas, en décoction 60 pour 1000 ; poudre de racine sèche 1 à 2 grammes.

Il y a quelques années à peine, il existait, dans le Morvan nivervais, un marchand de gui de chêne qui se faisait de gros bénéfices, en annonçant dans les journaux qu'il guérissait à coup sûr le *mal caduc :* il suffisait de faire macérer le gui dans du vin blanc et de boire la mixture soir et matin.

En 1672, Nicolas Lemery préconisait encore le gui

comme panacée employé dans le traitement de diverses maladies, voici ce qu'il dit :

« Le bois du guy de chêne est souvent employé dans la médecine. Il faut le choisir gros, bien nourri ; dur, pesant, et s'il se peut encore attaché à un morceau de chêne afin d'être assuré qu'il en vient ; car on vend assez souvent chez les marchauds du guy commun pour du guy de chêne ; il contient beaucoup d'huile et de sel essentiel ou volatil.

« Il est employé intérieurement pour fortifier le cerveau, pour l'épilepsie ; pour la paralysie, pour l'apoplexie, pour la léthargie, pour les convulsions, pour les vers : on en fait aussi entrer dans les remèdes extérieurs, comme dans les emplâtres, dans les onguents, pour fortifier, pour mûrir les parotides ou les autres tumeurs, pour résoudre.

« Le guy des autres arbres a des vertus approchantes de celle du guy de chêne, mais plus faibles.

« Les bayes du guy sont âcres et amères ; leur glu est propre pour faire mûrir les abcès, et hâter leur suppuration ; on ne doit jamais donner de ces bayes par la bouche, parce qu'elles sont estimées une espèce de poison ; elles purgent par bas avec une très grande violence, et elles mettent l'inflammation au dehors des viscères. »

En remontant plus haut en 1611 Philibert Goyard dans son *Livre de raison* publie la recette suivante :

« Recepte pour guarir de l'omal, l'épilepsie : Fault faire culhir du guy de chêne, la veille de la

nativité de Monsieur Sainct Jehan-Baptiste, avant soleil levé et faire bénir par ung prestre, puis fault que le prestre prengue trois feuilles du dict guy et cinq petites pièces de la branche couppée menue, qu'il mettra dans un drappeaulx bien lyé. »

Jean de Renou, 1637, l'ordonne aussi contre le haut mal. « Du guy de chesne : de l'escorce d'une sorte de yeux qu'on appelle *aquifolia* se fait communément un guy qui est mol et gluant et est grandement utile à ceux qui sont frappez *du haut mal.* »

Pour finir, une *Eau antiépileptique* de Moyse Charras, 1753 :

« *R. Rasurae cranii humani, visci quercini, radicis paconiae, et dictamni albi, ana unc. ij., etc...* (Prenez de la râclure de crâne humain, du gui de chêne, de la racine de pivoine et de dictame, de chacun deux onces.) On la donne dans les accidents épileptiques, depuis deux dragmes jusqu'à une once, on peut aussi en mettre dans le nez, et l'appliquer sur les tempes et sur les endroits des sutures du crâne (1). »

L'infusion de gui est encore vantée dans la Lozère contre l'avortement des vaches.

C. B.

(1) *Pharmacopée royale galénique et chimique.*



Les Forces centrales de la Vie

Un des plus beaux spectacles que nous offre la Nature, parmi toutes les merveilles qu'elle réunit dans son grand livre, est sans contredit la prodigieuse ordonnance suivant laquelle se disposent les cellules qui constituent la matière vivante. Qu'on examine les spires des fils ténus qui forment certains vaisseaux des plantes ; qu'on regarde les couches successives dont est constitué le bois de nos arbres ; qu'on étudie l'étonnante géométrie du travail des abeilles ; partout apparaît l'intervention d'une loi rigoureuse qui préside à cet agencement régi par des règles mathématiques.

Mais on peut se demander si la loi qui dirige la construction des édifices organisés, qui en oriente les forces agissantes, est la même que celle qui préside au travail des forces chargées de réaliser l'édification de la matière non vivante.

A cette question répondent les remarquables travaux du professeur Stanoïévich, de la Faculté des Sciences de Belgrade, qui a réussi à montrer que le développement cellulaire se fait en suivant une loi qui se traduit par les mêmes manifestations que celles que l'on observe dans les phénomènes élec-

triques et magnétiques, c'est-à-dire par l'action de *forces centrales*.

*
* *

Qu'appelle-t-on forces « centrales » ?

Ce sont ces forces dont le rôle dans l'Univers est si capital, et qui agissent en proportion inverse du carré de distance qui les sépare du point sur lequel elles exercent leur action. Ainsi l'*attraction universelle*, qui s'exerce entre astres qui gravitent dans le ciel, cette attraction qui, à la surface de la terre, fait tomber les corps et devient la *pesanteur*, est une force centrale : son intensité décroît en sens inverse du carré de la distance qui sépare les corps entre lesquels elle se manifeste.

L'attraction qui attire un corps électrisé sur un autre corps électrisé en sens contraire est une force centrale, et qui agit suivant la même loi que l'attraction universelle ; de même aussi les pôles des aimants sont des centres d'attraction, et cette attraction est une force centrale.

Ce qui caractérise une telle force, c'est ce qu'on appelle son *champ*. Mettez un pôle d'aimant quelque part : tout autour de ce point existe un espace dans lequel se manifeste la force qui en émane, d'autant plus énergiquement que le point est plus voisin du pôle. Il existe, en un mot, autour du pôle d'aimant un *champ magnétique*. L'intensité de ce champ dépend de la puissance du pôle lui-même, et l'industrie moderne a tiré de cette notion un parti prodi-

gieux dans la construction des puissantes dynamos qui, sous forme d'électricité, nous donnent la force et la lumière, grâce à la création et à l'utilisation maximum d'un « champ magnétique » artificiel que l'on fait aussi intense que possible. La terre elle-même est entourée d'un champ magnétique, et les aiguilles des boussoles nous en indiquent la direction à chaque lieu de sa surface.

On peut mettre en évidence, d'une façon matérielle, l'existence du champ créé autour d'un pôle d'aimant : saupoudrons de limaille de fer un mince carton sous lequel on applique le pôle en question : nous voyons la limaille se diriger en rayons, les grains s'alignent suivant les *lignes de force* du champ magnétique, dont elles manifestent l'existence en rayonnant symétriquement autour du pôle aimanté.

Si sur chaque ligne nous prenons un point à égale distance du centre, nous aurons une circonférence de cercle qui réunit ainsi tous les grains de limaille sur laquelle la force s'exerce également. Ce sont les lignes *équipotentielles;* elles coupent les lignes de force à angle droit.

Quand on fait passer, au travers du carton, deux fils qui lui sont perpendiculaires et qui sont parcourus par des courants électriques de même sens, les actions sont moins simples : il faut combiner les attractions dues à chacun des pôles individuellement.

Or, si l'on fait, non plus le *calcul*, mais l'expérience, en saupoudrant de limaille de fer le carton traversé en deux points par les conducteurs parallèles, on voit cette limaille se disposer en courbes ;

les lignes de force de l'expérience ont donc bien la forme prévue.

Ce résultat, cet accord merveilleux entre le calcul et l'expérience serait déjà une chose remarquable en soi ; le professeur Stanoïévitch est allé plus loin : en présence de ces faits constatés dans le domaine mécanique, il s'est demandé si les forces *vitales* qui président à l'accroissement des végétaux et à l'orientation de leurs cellules ne sont pas des forces centrales, comme celles qui régissent les attractions électriques et magnétiques ; en un mot, s'il n'y a pas un « champ cellulaire », comme il y a un « champ magnétique ».

*
* *

L'expérience et l'observation ont résolu affirmativement le problème.

Si l'on tronçonne des tiges de végétaux sains, on constate la manifestation matérielle, tantôt de lignes de force seules, comme dans les radis, tantôt de lignes équipotentielles seules, comme dans un tronc de sapin, tantôt des deux systèmes de ligne, à la fois. Et, pour être tout à fait sûr que les lignes ainsi dessinées par les files de cellules dans les troncs de végétaux ont bien les lignes voulues par la théorie des forces centrales, le physicien serbe a cherché, non plus les cas essentiellement complexes.

Il a pris la section d'un chêne au-dessus de la bifurcation du tronc en deux branches : il avait ainsi une région où se trouvaient en présence les actions

des « deux centres » représentés par les axes des deux branches bifurquées. Or cette disposition de la nature reproduit avec une surprenante fidélité non seulement la disposition des lignes de force, mais encore le double système *complet* des lignes de force et des lignes équipotentielles, en respectant même la condition que ces lignes se coupent réciproquement à angle droit. La concordance est complète entre les conclusions de la théorie et celle de l'observation.

Ainsi la matière vivante obéit, au cours de ces accroissements, aux lois mêmes qui régissent l'électricité et le magnétisme ; les cellules vivantes s'orientent et s'alignent dans le « champ magnétique ». On a recherché si dans la vie animale on ne pourrait pas trouver des manifestations analogues : jusqu'ici il n'y a guère que dans les sections de dents d'éléphants que l'on ait pu achever parfois des résultats du même ordre ; mais, sans nul doute, des recherches ultérieures amèneront la généralisation complète des résultats.

Et ces résultats ne sont pas des résultats d'exception. Promenez-vous dans un chantier de bois : vous verrez les bouts de madriers présenter à leur troncature sciée, une infinie variété, suivant qu'un « nœud » parasite trouble la disposition des lignes de force, agissant en cela comme le ferait un morceau de fer dont l'intrusion dans le champ magnétique troublerait la régularité de la figure donnée par la limaille, en déviant et en déformant les lignes de force végétale.

Qu elle admirable unité règne dans l'Univers ? Voici l'unité des forces agissantes qui se manifeste avec netteté au moment même où les physiciens, grâce aux progrès de la radioactivité, voient l'émanation du radium se transformer en hélium, réalisant ainsi le premier cas de transmutation de la matière qui doit, elle aussi être « une ». Bientôt peut-être verrons-nous les transformations de forces vitales ; déjà, sous l'influence de la lumière ultra-violette, Daniel Berthelot a pu obtenir des « photosynthèses » de l'acide formique, point de départ des matières albuminoïdes qui forment la base du protoplasma et de la cellule vivante.

Serions-nous donc sur le point d'atteindre cette frontière si désirée entre le monde inanimé et le monde vivant ?

Alphonse BIRGET,
Docteur ès sciences.

(*Les Inventions Illustreés*, mai 1912.)



SAINT-MARTIN [1]

Martinez Pasqualis a été le fondateur de l'ordre mystique des Martinistes, nommés ainsi à cause de la considération que Saint-Martin, l'un des sept maîtres, que leur chef avait désignés pour propager sa doctrine après lui, avait obtenue au-dessus de ses collègues par son mérite et par son fameux livre *Des Erreurs et de la Vérité*.

Pasqualis était originairement Espagnol, peut-être de race juive, puisque ses disciples ont hérité de lui un grand nombre de manuscrits judaïques. Sa science était beaucoup moins théorique que celle de ses apôtres ; il pratiquait tout franchement la magie, tandis qu'eux s'en cachaient et la défendaient joyeusement. J'ai été fort lié avec un certain La Chevalerie qui avait été son aide de camp favori, lequel m'a montré quelques tapis de leurs opérations magiques, et raconté plusieurs faits merveilleux, s'ils étaient vrais. Je n'en citerai qu'un. Les travaux magiques de ces messieurs ont pour objet surtout de combattre les démons et leurs satellites, sans cesse occu-

(1) Extrait des *Souvenirs du baron de Gleichen*. — Nous croyons être agréable à nos lecteurs en leur donnant la reproduction de cet ouvrage devenu très rare.

pés à répandre des maux physiques et spirituels sur toute la nature par leur magie noire. Les combats se font particulièrement aux solstices et aux équinoxes de part et d'autre. Ils travaillent sur des tapis crayonnés, sur lesquels ils établissent leurs citadelles, qui consistent en un grand cercle au milieu pour le grand-maître, et deux ou trois plus petits pour les assistants. Le chef, quoique absent, voit toutes les opérations de ses disciples, quand ils travaillent seuls, et les soutient.

Un jour, me dit La Chevalerie, que je n'étais pas parfaitement pur, je combattais tout seul dans mon petit cercle, et je sentais que la force supérieure d'un de mes adversaires m'accablait et que j'allais être renversé. Un froid glacial, qui montait de mes pieds vers le cœur, m'étouffait, et, prêt à être anéanti, je m'élançai dans le grand cercle, poussé par une détermination obscure et irrésistible. Il me sembla, en y entrant, que je me plongeais dans un bain chaud délicieux, qui remit mes esprits et répara mes forces dans l'instant. J'en sortis victorieux, et par une lettre de Pasqualis j'appris qu'il m'avait vu dans ma défaillance, et que c'était lui qui m'avait inspiré la pensée de me jeter dans le grand cercle de la puissance suprême.

Voilà ce que La Chevalerie m'a raconté, pénétré de la conviction la plus intime. Il se trompait peut-être, mais son intention n'était certainement pas de me tromper. Loin de vouloir faire de moi un prosélyte, il faisait son possible pour me détourner de cette doctrine qui, disait-il, l'avait rendu fort malheu-

reux. On l'avait excommunié à tout jamais, pour un péché sans rémission, et il ne cessait de médire de Pasqualis et de ses successeurs. Il dépeignait le premier comme un homme plein de vices et de vertus, qui se permettait tout, malgré sa sévérité pour les autres, qui prenait de l'argent à ses disciples, les escroquait au jeu, et donnait ensuite leur argent au premier venu, quelquefois à un passant qu'il ne connaissait pas ; il disait à ceux qui lui en témoignaient leur étonnement : « J'agis comme la Providence, ne m'en demandez pas davantage. »

Passons au héros du présent article, à M. de Saint-Martin. Jeune, aimable, d'une belle figure, doux, modeste, simple, complaisant, se mettant au niveau de tout le monde, et ne parlant jamais des sciences, il ne ressemblait nullement à un philosophe, plutôt à un petit saint ; car sa dévotion, son extrême réserve et la pureté de ses mœurs paraissaient quelquefois extraordinaires dans un homme de son âge. Il était fort instruit, quoique dans son livre il ait parlé de plusieurs sciences d'une manière fort baroque. Il s'énonçait avec beaucoup de clarté et d'éloquence, et sa conversation était fort agréable, excepté quand il parlait de son affaire, alors il devenait pédant, mystérieux, bavard ou taciturne ; crainte d'avoir trop dit, il niait le lendemain ce dont il était convenu la veille.

Il avait des réticences insupportables, s'arrêtait tout court au moment où l'on espérait tirer de lui un de ses secrets ; car il croyait à une voix intérieure qui lui défendait ou lui permettait de parler. Son

grand principe était que, dans la route spirituelle, on ne devait point troubler la marche de l'homme, qu'il suffisait de le préparer à deviner les secrets qu'il était destiné à savoir. Aussi, se donnait-il plus de peine pour éloigner ses disciples de sa science que pour les y appeler, se croyant responsable des abus qu'ils pourraient en faire. Son père, qui était maire d'Amboise, l'avait mis dans le service militaire, où, par sa bonne conduite, ou par le crédit de M. de Choiseul, seigneur d'Amboise, il s'était avancé, en très peu de temps, au grade de capitaine ; mais, entraîné par la doctrine de Pasqualis, et une vocation qui lui semblait irrésistible, il quitta brusquement le service, malgré les exhortations de ses parents, de ses amis et de ses protecteurs, se brouilla avec son père et se voua aux œuvres de la science mystique et à la pauvreté. Il s'était proposé de ne rien demander à son père, et, réduit au pain et à l'eau, c'est en se chauffant au feu d'une cuisine de gargote, qu'il a composé son traité *Des Erreurs et de la Vérité.*

Le débit de ce livre, le premier et le meilleur qu'il a écrit, l'a aidé à subsister, jusqu'à ce que Mme de la Croix, qui courait une carrière approchante de la sienne, l'ait recueilli chez elle. Mais bientôt ils se brouillèrent, voulant s'endoctriner l'un et l'autre, et Saint-Martin, ayant hérité d'une tante cinquante louis de rente, se trouva fort riche, et publia quelques nouveaux ouvrages, qui augmentèrent son aisance : c'est alors qu'il ouvrit une petite école et que je devins son disciple.

Tout ce qu'il m'a appris est si peu important, et

je l'ai si parfaitement oublié, que je ne crains pas d'être indiscret, en parlant de sa doctrine. Le peu que j'en dirai m'appartient; je le dois à l'application avec laquelle je n'ai cessé de relire son livre, à l'attention avec laquelle j'ai saisi chaque mot échappé à mon harpocrate, et peut-être à mon talent pour la devination de tous les livres qui traitent de sciences occultes.

Celui des *Erreurs et de la Vérité* est le seul dont le style soit agréable et qu'on puisse lire sans dégoût. Les trois quarts de cet ouvrage sont intelligibles, et les pages qu'on ne comprend pas présentent des objets si neufs et si bizarres, qu'ils amusent l'attention et piquent la curiosité.

Bien des gens ont cru que cet ouvrage n'avait été composé que pour ramener le monde à des idées religieuses par l'appât du merveilleux. Il est certain qu'il a produit cet effet sur plusieurs personnes de ma connaissance et sur moi-même; mais j'ai lieu d'assurer que c'est une introduction très savante et très détaillée à la science de la magie, et qu'il renferme beaucoup de choses, dont l'auteur s'abstenait de parler dans ses leçons.

La science des nombres, qu'il a représentée sous l'emblême d'un livre à dix feuilles, était de toutes ses connaissances celle à laquelle il attachait le plus haut prix. Il disait l'avoir volée à son maître et qu'il ne la communiquerait jamais à personne. C'est grand dommage, car c'est sous ce voile mystérieux qu'il a enveloppé les plus rares secrets de son ouvrage.

Tout ce qu'il avouait était, que les nombres don-

naient la clef de l'essence de toutes les choses matérielles, pourvu qu'on en connût les véritables noms dans la langue primitive; et que par les nombres on éprouvait les esprits, de même que par les paroles de puissance, pour s'assurer si les uns et les autres étaient bons ou mauvais; et que tout cela s'abstenait par l'analyse cabalistique de ces noms et de ces paroles, dont les lettres hébraïques produisaient les dix nombres, qui manifestaient des vérités importantes.

Il ajoutait que l'alphabet hébreux n'était juste que jusqu'à la dixième lettre inclusivement, que le reste avait été brouillé, mais qu'il en connaissait l'ordre véritable. Voilà déjà une confession assez claire que ces messieurs s'occupaient de magie.

Un autre aveu que je lui ai arraché est la description des figures hiéroglyphiques écrites en traits de feu, qui lui apparaissaient dans ses travaux, et dont il lui était ordonné de conserver les dessins, qu'il m'a montrés. Ces figures ne sont autre chose que ce qu'on appelle les sceaux des esprits, qu'on voit sur les talismans, sur les pentacles et autour des cercles magiques.

Mais ce n'est qu'en tremblant que Saint-Martin parlait de toutes ces choses-là. Il assurait que la magie avait occasionné la chute des esprits et celle de l'homme; que la seule pensée, analogue à ces crimes, pouvait nous perdre pour toujours; que sa conscience était chargée de celle de ses disciples, et que, par toutes ces raisons, il se trouvait obligé à toutes les précautions que prescrivait sa doctrine pour les me-

ner à bien à petits pas, et pour éloigner de cette route ceux que la Providence n'avait point destinés au grand œuvre des élus, choisis par elle pour combattre le mal sur la terre.

Au reste, je conseille à tous ceux qui veulent étudier le livre *Des Erreurs et de la Vérité*, de lire préalablement l'histoire du Manichéisme de Beaussore, qui leur ouvrira l'intelligence sur les matières fondamentales du livre de Saint-Martin, et où ils trouveront de grands rapports avec sa doctrine.

J'ai connu deux collègues de M. de Saint-Martin, moins difficiles que lui, mais qui ne le valaient pas : l'un se nommait Hauterive, qui tenait boutique de la science à tous venants, et dont mon maître était fort mécontent; l'autre Villermoze : il avait fondé son cercle à Lyon; il avait moins de savoir que Saint-Martin, mais beaucoup plus d'onction, d'aménité et de franchise, au moins apparente. Il parlait au cœur beaucoup plus qu'à l'esprit; il était estimé de tout le monde pour ses qualités et adoré de ses disciples, à cause de ses manières cordiales, amicales et séduisantes. Il a joué un rôle distingué dans la maçonnerie et a fini par s'adonner entièrement au magnétisme spirituel. Il a péri dans les massacres de Lyon, et Saint-Martin est mort tranquillement pendant la Révolution, qui avait un peu dérangé la fréquentation de son école.

Pour se faire une idée complète de la doctrine de Saint-Martin qui, de toutes les doctrines mystiques, est la plus merveilleuse, la plus intéressante et la plus attachante, il faut lire les ouvrages suivants :

Des Erreurs et de la Vérité,
Des Rapports entre Dieu, l'homme et la nature,
Ecce homo,
De l'Esprit des choses,
L'Homme de désir,
Le Crocodile,
Le Nouvel Homme,
Lettre à un ami sur la Révolution française,
Eclair sur l'association humaine,
Œuvres posthumes,
Le Ministère de l'homme d'esprit,
Différentes traductions de Jacob Bœhme et un ouvrage allemand qui a pour titre : *Magicon*.

Je crois faire plaisir à mes lecteurs en terminant cet article par une notice biographique de Saint-Martin, écrite par lui-même.

« J'ai été gai, mais la gaîté n'a été qu'une nuance secondaire de mon caractère ; ma couleur réelle a été la douleur et la tristesse, à cause de l'énormité du mal (Bœhm, 3, 18) et de mon profond désir pour la renaissance de l'homme.

« On ne m'a donné de corps qu'un projet. J'ai été moins l'ami de Dieu, que l'ennemi de ses ennemis, et c'est ce mouvement d'indignation contre les ennemis de Dieu qui m'a fait faire mon premier ouvrage.

« La nature de mon âme a été d'être extrêmement sensible, et peut-être plus susceptible de l'amitié que de l'amour ; cependant cet amour même ne m'a pas été étranger, mais je n'ai pu m'y livrer librement, comme les autres hommes, parce que je n'ai

été que trop attiré par de grands objets, et que je n'aurais pu jouir réellement de la douceur de ce sentiment, qu'autant que le sublime appétit, qui m'a toujours dévoré, aurait eu la permission de se satisfaire ; or c'est une permission que des maîtres sacrés m'ont toujours refusée.

« Enfin, je n'aurais voulu me livrer au sensible, qu'autant que mon spirituel n'aurait pas paru crime et folie.

« Oh, si ce spirituel eût été à son aise, quel cœur j'aurais eu à donner ! J'ai changé sept fois de peau étant en nourrice ; à l'âge de dix-huit ans, il m'est arrivé de dire au milieu des confessions politiques que les livres m'offraient : Il y a un Dieu, j'ai une âme, il ne me faut rien de plus pour être sage, et c'est sur cette base qu'a été élevé ensuite tout mon édifice. »

(Il disait en rentrant dans sa carrière : Ou j'aurai la chose en grand, ou je ne l'aurai pas.)

Depuis que l'inexprimable miséricorde divine a permis que l'aurore des régions vraies se découvrît pour moi, je n'ai pu regarder les livres que comme des objets de lamentations, car ils ne sont que des preuves de notre ignorance et une sorte de défense faite à la vérité, tant elle s'élève au-dessus d'eux. Les livres morts nous empêchent aussi de connaître le livre de vie, et voilà pourquoi ils font tant de mal au monde, et nous reculent, tout en paraissant nous avancer.

« Bœhme, cher Bœhme, tu es le seul que j'excepte, car tu es le seul qui nous mène réellement au livre

de la vie. Encore faut-il bien qu'on puisse y entrer sans toi. Les livres que j'ai faits n'ont pour but que d'engager les lecteurs à laisser là tous les livres, sans en excepter les miens.

Dans l'initiation que j'ai reçue et à laquelle j'ai dû dans la suite toutes les bénédictions dont j'ai été comblé, il m'arriva de laisser tomber mon bouclier par terre, ce qui fit de la peine à mon maître ; cela m'en fit aussi à moi, en ce que cela ne m'annonçait pas pour l'avenir beaucoup de succès.

« J'ai reconnu que c'était une chose honorable pour un homme que d'être, pendant son passage ici-bas, un peu balayeur de la terre. De tous les États de la vie temporelle, les deux seuls que j'aurais aimé à exercer eussent été celui d'évêque et celui de médecin, parce que, soit pour l'âme, soit pour le corps, ce sont les seuls où l'on puisse faire le bien pur et sans nuire à personne, ce qui n'est pas possible dans l'ordre militaire, dans l'ordre judiciaire, dans l'ordre des traitants; et je n'aurais pas aimé n'être que curé, non par orgueil, mais parce qu'un curé n'est pas aussi libre dans son instruction, que peut l'être un évêque. Le duc de Choiseul a été sans le savoir, l'instrument de mon bonheur, lorsque, voulant entrer au service, non par goût, mais pour cacher à une personne chère mes inclinations studieuses, il me plaça dans le seul régiment où je pouvais trouver le trésor qui m'était destiné. L'espérance de la mort fait la consolation de mes jours ; aussi voudrais-je qu'on ne me dise jamais : l'autre vie, car il n'y en a qu'une.

« La ville de Strasbourg est la seconde après Bordeaux à qui j'ai des obligations inappréciables, parce que c'est là où j'ai fait connaissance avec des vérités précieuses dont Bordeaux m'avait déjà procuré les germes. Et les vérités précieuses c'est par l'organe de mon amie intime qu'elles me sont parvenues, puisqu'elle m'a fait connaître mon cher Bœhme. Mon premier séjour à Lyon, en 1773, 1774, 1775, ne m'a pas été beaucoup plus réellement profitable que celui de 1785. J'y éprouvai un repoussement très marqué dans l'ordre spirituel. Mon père, n'ayant pu éteindre dans moi le goût que j'avais pour les objets profonds, essaya vers ma trentième année de me donner des scrupules sur les recherches dans les vérités religieuses, qui doivent être toutes de foi. Il m'engagea à lire un sermon du P. Bourdaloue, dans lequel le prédicateur prouvait qu'il ne fallait pas raisonner ; je lus le sermon, et puis je répondis à mon père : « C'est en raisonnant que le P. Bourdaloue a voulu prouver qu'il ne fallait pas raisonner. »

« Mon père garda le silence ; il n'est pas revenu depuis à la charge. C'est à Lyon que j'ai écrit le livre intitulé : *Des Erreurs et de la Vérité ;* je l'ai écrit par désœuvrement et par colère contre les philosophes. J'écrivis d'abord une trentaine de pages, que je montrai au cercle, que j'instruisais chez M. de Villermas, et l'on m'engagea à continuer.

Il a été composé vers la fin de 1772 et le commencement de 1774, en quatre mois de temps, et auprès du feu de la cuisine, n'ayant pas de chambre où je pusse me chauffer.

« Un jour même le pot de la soupe se renversa sur mon pied et le brûla assez profondément. C'est à Paris, en partie chez Mme de la Croix, que j'ai écrit le *Tableau naturel*, à l'instigation de quelques amis.

« C'est à Londres et à Strasbourg que j'ai écrit l'*Homme de désir*, à l'instigation de Tieman. C'est à Paris que j'ai écrit l'*Ecce homo*, d'après une notion vive que j'avais eue à Strasbourg. C'est à Strasbourg que j'ai écrit le *Nouvel Homme*, à l'instigation d'un gentilhomme suédois.

« En 1768, étant en garnison à Lorient, j'eus un songe qui me frappa. J'étais dans les premières années de mes grands objets, et c'est à Lorient même que j'en avais eu les premières preuves personnelles, en lisant un livre de mathématiques. La nuit, je vis un gros animal renversé par terre du haut des airs par un grand coup de fouet; je vis ensuite un autel, que je pris pour être chrétien, et sur lequel je vis quantité de personnes passer et repasser avec précipitation et comme voulant le fouler aux pieds. Je me réveillai avec beaucoup d'affliction, de ce que je venais de voir.

« Mes ouvrages et particulièrement les derniers ont été le fruit de mon tendre attachement pour l'homme, mais en même temps du peu de connaissance que j'avais de sa manière d'être, et du peu d'impression que lui font ces vérités dans cet état de ténèbres et d'insouciance, dans lequel il se laisse croupir. Ce ne sont pas mes propres ouvrages qui me font le plus gémir sur cette insouciance, ce sont

ceux d'un homme, dont je ne suis pas digne de dénouer les cordons de ses souliers, mon chérissime Bœhme.

« Il faut que l'homme soit devenu entièrement sot ou démon pour n'avoir pas profité plus qu'il ne l'a fait de ce trésor envoyé au monde il y a cent quatre-vingts ans. Les apôtres, qui n'en savaient pas tant que lui, ont infiniment plus que lui avancé l'œuvre.

« C'est que pour les hommes encroûtés, comme ils le sont, les faits sont plus efficaces que les livres. »



Astrologie et Liberté

Un des points d'interrogation que se pose notre cerveau au sujet des études occultes est celui-ci : L'Astrologie détruit-elle l'idée de liberté ?

Le point que je vais traiter ici s'adresse plus particulièrement à ceux qui, sortis des grands centres d'instruction moderne, abordent l'Occultisme.

Après avoir considéré l'Univers comme une sorte de gigantesque hasard, une réaction s'opère en eux et, surtout après une étude approfondie de la physique, de la chimie et de l'astronomie, ils découvrent qu'au contraire le hasard n'existe pas. Alors tout est régi par une loi, et la conception d'un Univers chaotique fait place en eux à celle d'un Univers machine de précision ; ils sont devenus comme ils s'intitulent eux-mêmes Déterministes. Quand une fois ils ont découvert que le monde est la plus merveilleuse des horloges, s'ils continuent logiquement l'analyse des choses, ils sont mûrs pour l'occultisme.

Ils ne tarderont pas alors à être séduits par l'Astrologie, cetre science qui applique des lois rigoureuses, ou presque, à l'esprit de l'Homme et à sa destinée. L'espoir intellectuel de ces *déterministes* est surpassé. Cette prévoyance scientifique de l'Imprévu, ce déterminisme appliqué à une chose aussi ondoyante que l'esprit humain et les événements de

la vie charment immédiatement et satisfont leur besoin de Loi.

Mais au bout d'un certain temps un trouble naît en eux. Ils s'aperçoivent que l'Astrologie est un monument élevé en l'honneur de la doctrine de la Fatalité. Seule la Fatalité leur paraît vraie, mais ils souffrent de se voir obligés de repousser l'idée de liberté comme une illusion. Leur être intérieur a besoin de croire à la liberté, et leur cerveau le leur défend en disant : « Les masses stellaires elles-mêmes obéissent à des lois inflexibles, et, vous, vous voudriez diriger à votre gré votre âme ou les événements de votre vie. Songe ! Folie. »

Je connais un certain nombre d'étudiants qui ont passé par cet état d'âme ; ils me l'ont dit eux-mêmes, et ils en sont arrivés pratiquement à un pessimisme plus ou moins conscient (généralement très conscient et très bien défini) et à un état de découragement et de dégoût de l'action.

Il me paraît qu'il y a là un écueil grave, surtout pour les êtres qui ont besoin de penser avant d'agir et qui conforment leurs actes à leur théorie.

Je vais essayer de rectifier leur manière de voir (1).

D'abord, il n'est pas prouvé que l'Astrologie nous fixe d'une façon *absolue* les événements de notre vie. Admettons que le cadre général de notre existence soit tout tracé, il y aurait place encore dans les détails pour une liberté limitée, je veux bien, mais

(1) Et je les remercie à l'avance de la réfutation orale ou écrite qu'ils pourront faire de mes arguments.

encore très féconde et qui demanderait peut-être plus d'efforts que nous n'en donnons à l'ordinaire.

D'autre part, supposons même que toute notre vie soit réglée d'une façon minutieuse par le Destin, et je prêcherais encore la Liberté. Il y a là une antinomie apparente que je résous par l'hypothèse de la réincarnation.

Il est possible que la manière dont j'ai agi dans une existence précédente ait rendu inévitable pour moi tel mariage, tel emploi, telle maladie, telle épreuve. Mais, d'après l'hypothèse précédente, rien ne m'empêche de supporter noblement mon Fatum actuel et de continuer à être actif malgré la Fatalité. Si j'évite tout ce que la raison ou le cœur indiquent comme étant mauvais, si je pratique le Bien, est-ce que je ne prépare pas une nouvelle Fatalité mais plus douce, une nouvelle existence mais plus heureuse ou plus noble.

En un mot, si le monde est une horloge, si les forces de la Nature sont les roues dentées ; si, moi, poussière, me trouve placé de par ma faute entre deux dents inexorables de ces roues fatidiques et vivantes, tout pousse à croire qu'une autre fois je me trouverai, si je le mérite, à l'abri de leur dangereuse rencontre.

La Fatalité, qui semble peser si fort sur les êtres de la terre, n'est donc que passagère, et, si l'on veut bien analyser les choses, je crois que ce n'est pas la Fatalité qui contraint l'Homme, mais l'Homme qui peut arriver à se rendre maître de la Fatalité.

MAY.

A M. le D[r] PAPUS.

JESUS ET LA SCIENCE

Litteræ sunt hieroglyphicæ in omnibus.

Les caractères alphabétiques de la langue hébraïque sont les signatures des puissances rectrices et créatrices de l'univers. Cette vérité, qui est mise en évidence par *la Langue hébraïque restituée* de Fabre d'Olivet, prend plus de poids encore, si l'on fait une comparaison alphabétique et radicale de cette langue avec les autres idiomes passés ou contemporains.

Le principe premier d'où procèdent ces puissances a nom Verbe : *per quem omnia facta sunt, et sine ipso factum est nihil quod factum est.*

Ces puissances échappent en partie au contrôle de l'homme ; le Verbe est donc distinct d'Adam, mais il lui est intimement uni, comme le prouve la parole qui est l'apanage exclusif de l'homme.

Ce qui éloigne l'homme du Verbe, c'est sa volonté propre qui l'individualise, et elle est évidemment dévoyée par un principe inférieur, car, si la volonté humaine agissait dans le même sens que le Verbe et était unie d'intention et de fait avec Lui,

les principes créateurs ne seraient pas déformés par la pensée humaine comme le prouve la décadence universelle des langues.

L'étude des lettres au point de vue hiéroglyphique, numéral et grammatical, donne raison des récits évangéliques, montre la connexion qui existe entre le Sephar et les Evangiles et rend lumineux les plus obscurs passages de ces livres sacrés.

D'après Moïse, Aelohim, Lui-les-Dieux, *parle*, lorsqu'il veut créer, mais il ne crée qu'en puissance. Claude de Saint-Martin (*Tableau naturel*, ch. XIII) fait remarquer que le mot Œlohim ne comporte en hébreu que cinq lettres dans l'écriture, tandis que sa prononciation en exige six. La lettre que l'on prononce, et qui ne s'écrit pas, est vau (ו), le lien mystérieux qui réunit le néant à l'être : Il existe virtuellement dans les Œlohim, mais ils ne le manifestent pas. Il était réservé à Adam, qui est un aeloha essentiellement réalisateur, de le faire, et il participe à la création avant que d'être individualisé par sa faculté volitive. Il n'avait alors d'autre volonté que celle de Johah Œlohim lui-même. C'est Aishah qui a perdu Adam...

Le Vau représente, dans le monde divin, l'équilibre de la Volonté et de l'Intelligence et, dans le monde humain, l'équilibre du Pouvoir et de l'Autorité.

La rupture de cet équilibre a produit la mort de l'Homme Universel, et l'écrasement de l'autorité par le pouvoir a déterminé la mort du corps social de l'Humanité.

L'arcane du tarot qui correspond au vau nous

montre l'homme sollicité par deux femmes. Celle qui se trouve du côté actif est couronnée : c'est l'intelligence. L'autre, placée à sa gauche, pose la main sur son cœur : c'est l'éternelle instigatrice des bas instincts qui l'excite à satisfaire ses passions. L'homme l'écarte de la main, parce qu'il doit résister à la tentation, et il s'incline du côté de l'intelligence. La Providence peut alors lui envoyer un aide pour vaincre sa volonté, ce qui est figuré par un ange qui dirige une flèche vers la seconde femme. Si celle-ci l'emporte sur la première, l'homme sera frappé lui-même par la flèche vengeresse du génie providentiel.

Le Vau matérialisé est devenu le Gnaïn.

L'arcane du tarot qui correspond à cette dernière lettre représente une tour, frappée par la foudre, qui s'écroule. Deux personnages sont précipités de son sommet. Celui qui se trouve au premier plan est un homme qui tombe verticalement ; le second, à demi caché par la tour, est une femme ; elle est déjà parvenue sur le sol et forme un angle droit avec le premier personnage. La position de ces deux figures se peut résumer ainsi : symbole de l'actif et du passif.

La tour est un phallus qui symbolise la puissance créatrice d'Adam dans l'état édenal, laquelle s'exerçait, comme le fait remarquer Stanislas de Guaïta, *intus et extra* ; elle se manifeste depuis la chute, *extra forisque*, hors du giron unitaire.

L'homme a prêté l'oreille aux insinuations d'Asshah et a transgressé les ordres de la Divinité ; il a été

terre et les cieux qui sont figurés sur cette lame par le soleil et les sept planètes. Les deux amphores reproduisent le signe caractéristique comme dans l'arcane antérieur, parce que B est positif par rapport à *o*.

En multipliant la valeur numérale des deux composants du Phé, nous sommes ramenés à la douzième lame du tarot, car c'est en se sacrifiant que le Verbe a pu se manifester.

Ajouterai-je que la potence du supplicié de la douzième lame du tarot est un thau, lettre qui était représentée par une croix dans les alphabets antérieurs aux caractères chaldaïques ?

Mais ceci, dira-t-on, est un processus cosmogonique : Le Verbe s'est-il incarné et a-t-il réellement vécu sur cette terre ?

Il serait téméraire pour tout étudiant ès sciences occultes d'en douter : tous les faits cosmogoniques ont eu leur répercussion sur cette planète, et sans nul doute, l'ont eu aussi ou l'auront sur toutes les terres du ciel.

L'apparition successive de races de différentes couleurs, ainsi que l'espèce de langue que chacune d'elles parle, proviennent de nécessités cosmogoniques.

Pour un motif semblable, la vie embryonnaire de l'homme, qui est réglée par les révolutions lunaires, est de neuf mois et d'une fraction approximativement égale à un tiers de mois, correspondant aux neuf centaines de mutations temporelles et trois décuples de mutation que dura la vie de l'homme universel

dans le sein de la matière élémentaire, ou il élabora la forme nouvelle qu'il devait assumer.

Il est inutile de multiplier les exemples de ce genre ; le dogme d'Hermès semble absolu, et il faudrait, dans le cas qui nous occupe, invoquer une exception unique et la justifier autrement que par des négociations puériles ou des sarcasmes.

De ces indications sommaires, il résulte que, en supposant que nous n'eussions point de preuves historiques sérieuses, la science seule peut nous conduire à la certitude de l'existence terrestre du Réparateur.

Les doutes que la majeure partie des hommes éprouvent sur son incarnation, sa personnalité réelle et sa doctrine ne doivent point nous étonner, parce qu'il est venu, afin que ceux qui ont des oreilles n'entendent pas et que ceux qui ont des yeux ne voient pas, car sa voix ne s'entend que dans le silence, et nous ne pouvons le voir qu'au moyen de cette lumière intérieure hors laquelle il n'y a que les ténèbres extérieures.

Aussi, ceux qui attribuent à Jésus, c'est-à-dire au Verbe manifesté, une personnalité vague et indéterminée ou le considèrent uniquement comme un idéal proposé à l'homme pour sa régénération, se trompent et induisent en erreur ceux qui les écoutent.

D'aucuns, et ils sont nombreux, trouvent plus expédient de nier purement et simplement l'existence de Jésus ; d'autres lui opposent des objections enfantines. Le relatif prétend mesurer l'Absolu et lui appliquer son aune : « Si tu es le Fils de Dieu,

pourquoi ne descends-tu pas de ta croix ? » Enfin des prêtres qui se disent catholiques lui ont laissé la pourpre dérisoire dont les Juifs l'ont affublé jadis et lui ont mis une sébile à la main..., et dans le ciel comme sur la terre, la Grande Victime du Golgotha implore toujours le pardon de son père pour tous les agnostiques et les blasphémateurs.

SUSABO.

Concepcion, Juillet 1912.



LA COLÈRE ET LE PARDON

A mon ami G. Phaneg.
En souvenir de ses entretiens.
G. W.

Notre intention n'est pas d'étudier la colère dans le domaine physiologique. Nous ne retiendrons, à ce point de vue, que la dépression physique qui fait suite à tout acte de violence, et cela pour expliquer le travail qui se fait dans les cellules de notre corps. Chercher à démontrer que l'état général de l'Individu ne subit pas une influence néfaste de cet acte est absolument inutile. Il est facile, du reste, au moyen de la photographie, de se rendre compte des perturbations que la colère amène dans l'organisme. Par ce procédé d'exploration, à ce sujet, le commandant Darget est arrivé à démontrer, d'une façon absolue, les troubles produits par une grande dépense de force nerveuse. Mais ce n'est là qu'un phénomène physique.

Il est tout au moins aussi intéressant de regarder ce qui peut se passer de l'autre côté. Ce n'est pas pour rien que Jésus disait que celui qui se met en colère sera puni. Dans l'Evangile rien n'est futile, tout y est enseignement.

Nous ne l'ignorons pas, notre corps est composé de cellules. Puisque ce corps est lui-même réparti sur trois plans, il s'ensuit que les cellules qui le composent agissent également sur chacun de ces plans. Tout acte que nous commettons, tout geste que nous faisons entraînent la mise en fonction de ces cellules. Nous coopérons ainsi à leur vie ou à leur destruction dans le spirituel.

Notre évolution qui doit être le but que nous cherchons à atteindre ne peut se faire, à notre avis, que par une autre évolution des particules qui composent notre être. On conçoit donc — chaque chose ayant une action dans tous les plans — combien un acte de violence peut entraîner à sa suite la destruction de germes dont notre tâche est de faire évoluer.

Nous croyons que l'homme, étant libre, peut toujours choisir entre le bien et le mal. Ce que nous avons appelé la Conscience indique toujours lequel de ces deux principes opposés nous devons choisir. Cela est tellement vrai que le tout petit enfant, lorsqu'il s'égare dans une faute, ô combien anodine, qu'il croit même seulement avoir fait mal, cherche immédiatement à se disculper.

Nous ne savons pas ce que nous sommes. Rien des choses, même de celles que nous croyons mauvaises pour nous n'existe sans la volonté du Père, à laquelle nous sommes subordonnés ; Il nous a créés libres, mais notre raison nous apprend à concevoir que nous dépendons de Lui.

Il ne faut pas, en conséquence, perdre de vue

que tout ce qui nous arrive, heur ou malheur, est consécutif à nos bonnes ou mauvaises actions d'une vie antérieure, très souvent même de la vie présente. Nous trouvons sur notre chemin un ou plusieurs individus desquels nous avons, le croyons-nous, à nous plaindre. Celui-ci c'est la duperie, celui-là la méchanceté, cet autre se livrera même à des actes de violence envers notre personne. Quel va être notre mouvement premier qui est malheureusement celui de beaucoup ? Le détester, le haïr. Nous sommes presque tous ainsi faits que nous ne sommes capables de vaincre notre orgueil. La loi du talion est toujours appliquée. Cet acte, bénin s'il est purement réflexe, mais terrible s'il est médité, est beaucoup plus grave que nous ne le pensons en général.

Lorsqu'un homme se trouve dans cette position, sait-il bien si celui-là qu'il considère comme son ennemi n'a pas sur le Livre de la Vie un compte débiteur envers lui ? Peut-être aussi que dans une existence antérieure il fut un ami sincère, dont l'offensé a mésusé, trahi peut-être. C'est une dette contractée qu'il faut payer aujourd'hui. Mais, si cela n'est pas, celui-là que nous envisageons comme un ennemi crée de par sa haine et dans son astral de mauvais clichés. La Connaissance augmente nos rcsponsabilités, et alors un Devoir s'impose : celui d'effacer ces mauvaises influences. Il est un moyen très simple en apparence : le Pardon. Pour y réussir, le Père dont la bonté est grande a mis à notre portée la Prière. C'est par elle que nous apprendrons

à pardonner, que nous pourrons effacer les fautes commises envers nous.

Savons-nous bien prier? Non, bien peu le savent. S'il en était ainsi, nous réaliserions des choses immenses.

Nous voudrions faire descendre dans notre cœur l'influx Divin, nous désirons que le réconfort d'En-Haut vienne jusqu'à nous. Il faut pour cela nous purifier, il est nécessaire que nous offrions à notre Jésus une âme pleine de ferveur, faite de tout l'amour du prochain.

Aimez-vous les uns les autres, disait le Messie! Oui, faisons-le, demandons-le de toutes les forces de notre être; soyons humbles surtout. Ce n'est pas toujours une chose facile que d'éviter la révolte de ce même orgueil qui causa notre chute et retarde encore notre ascèse.

Nous avons dit que la prière était un remède puissant contre la haine qui devient un véritable envoûtement. Que nous dit l'admirable *Pater ?* « Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons celles qui nous sont faites. » Il en est peu qui peuvent dire cette phrase avec la certitude d'un accomplissement total des dernières paroles.

Eh bien! si nous n'avons pas le droit de les dire ces mots dans leur sens absolu, demandons que la force de devenir humbles de cœur nous soit donnée. Pour être plus près de la vérité, disons : « Comme nous voudrions pardonner. » Ce sera déjà faire un effort que le ciel nous rendra augmenté de sa mansuétude. Peu à peu ces efforts seront récompensés ;

aidés du ciel, nous arriverons à conquérir, à posséder dans son intégrité la loi d'amour. Heureux ceux qui la connaissent, car ils sont bien près de Dieu !

Le ciel ne nous demande jamais rien qui ne soit au-dessus de nos forces. Un seul de nos désirs d'augmenter notre acquis dans le Bien nous est rendu au-delà. Essayons de tuer en nous ces germes mauvais, ne soyons jamais impitoyables avec nos frères Encore une fois nous ne savons pas ce que nous sommes par rapport à celui que nous considérons comme un ennemi.

Pardonnons si nous voulons qu'il nous soit pardonné et presque tous nous en avons plus ou moins besoin. Nous regardons facilement le mal qu'on a pu nous faire. Nous ne voyons pas assez celui qui a été occasionné par un de nos actes, une colère, voire même une médisance. Offrons toujours de notre personne, essayons-nous à ne jamais rendre le mal pour le mal.

Pardonner c'est faire le bien, car c'est donner un peu de soi-même. C'est faire la charité, parce que tout homme qui manifeste envers son prochain une pensée de haine, celui qui cherche la vengeance : colère, coups, se lie inévitablement. Un jour viendra où il sera lui-même aux prises avec les mêmes difficultés. Qu'alors il ne vienne pas s'insurger ! Non, lui seul sera l'auteur des misères qui l'assailleront. Il connaîtra les inimitiés, trahisons, pertes d'argent ou d'un emploi qui fait vivre. Tout cela il l'aura voulu, aura été créé par sa propre volonté, et lui seul sera responsable.

Essayons donc tout au moins de pardonner, demandons-le de tout notre cœur, désirons ardemment que ce don, essence même de Dieu, nous soit accordé. Le ciel ne refuse jamais à ceux qui demandent et dont le désir est pur. Le pardon libère aussi ceux qui se préparent à la rigueur du seul Juge qui est le Père (Matthieu, V, 22). C'est pourquoi Matthieu nous dit : « Si tu apportes ton offrande à l'autel et que là « tu te souviennes que ton frère a quelque chose « contre toi, laisse là ton offrande devant l'autel et « va-t-en premièrement te réconcilier avec ton frère, « et après cela viens et offre ton offrande.

« Accorde-toi au plus tôt avec ta partie adverse « pendant que tu es en chemin avec elle, de peur « que ta partie adverse ne te livre au juge, que « le juge ne te livre au sergent et que tu ne sois « mis en prison. » (V, 23, 24, 25.)

Tant que nous ne saurons pas pardonner nous n'arriverons à rien, notre évolution restera au même point. Nous aurons passé sur cette terre bien inutile, fruits secs.

Nous nous souvenons de ces paroles que Sédir nous disait cet hiver : « Si vous pardonnez de « tout votre cœur à celui qui vous a trompé, si « malgré tout votre bonté est victorieuse de votre « orgueil, les cellules de votre cerveau arriveront « au point suprême d'évolution. Le ciel vous en- « verra sur la terre pour y accomplir des missions, « vous pourrez faire en petit ce qu'a fait notre Maître, « vous aurez le pouvoir de guérir des misères « morales ou physiques. »

Cela nous ne le ferons que lorsque nous nous serons affranchis de nos deux plus terribles ennemis : l'orgueil et la haine.

C'est la lutte contre ces deux facteurs qui entravent notre évolution que nous devons engager, nous qui voudrions une place près de notre divin Jésus et près du Père dans le royaume. N'est-ce pas cela que nous enseigne l'Evangile ? Que tous nos efforts tendent vers ce but, ayons le désir ardent qui appelle la Lumière céleste, et celle-ci nous sera toujours prodiguée plus que nous le méritons. La bonté du Père est infinie pour ceux qui savent rester simples, pour ceux qui savent n'être rien et qui ouvrent tout grand leur cœur à son fils, le Jésus magnifique qu'il nous envoya.

Ces paroles ne sont pas l'exaltation mystique d'un désir ardent. Elles sont la vérité même, et nous ne pouvons mieux terminer ces lignes imparfaites qu'en citant l'unique livre de science, le seul qui donne la voie, car toutes les paroles en sont vivantes : l'Evangile. « Quelques jours après, Jésus revint à « Capharnaüm, et on ouït dire qu'il était dans la « maison. Aussitôt tant de gens s'y assemblèrent « que l'espace qui était devant la porte ne les pou- « vait contenir et il leur annonçait la parole de Dieu. « Alors il vint à lui des gens qui présentèrent un « paralytique porté par quatre hommes. Mais, ne « pouvant approcher de lui à cause de la foule, ils « découvrirent le toit de la maison, et, l'ayant percé « ils descendirent le lit où le paralytique était cou- « ché. »

« Alors Jésus voyant leur foi dit au paralytique :
« — Mon fils, tes péchés te sont pardonnés. Lève-
« toi et emporte ton lit. » (Marc, II, 1 à 12.)

L'enseignement de cet épisode est que nous pouvons, nous aussi, soulager un être que nous croyons coupable envers nous. En agissant ainsi, nous purifions son astral, nous effaçons une dette contractée à notre égard. Cela nous apprend également que nous ne pourrons jamais tenter une guérison d'ordre moral ou physique, si notre cœur n'est absolument pur. Efforçons-nous donc tout au moins de le débarrasser de l'ivraie qui trop souvent y pousse avec facilité.

Soyons toujours humble de cœur, tâchons de ne pas rendre le mal pour le mal. La ligne de conduite n'est pas autre que celle que Jésus nous enseigne : Aimons-nous les uns les autres.

G. WILFRID.
S.·. I.·.

24 septembre 1912.



Amulettes et Talismans

Talismans Phalliques

« Le peuple de Lampsaque, dit Pausanias, est plus dévot à Priape qu'à toute autre divinité. Il était le dieu tutélaire de cette ville, dont les médailles, conservées jusqu'à nos jours, offrent sa figure bien caractérisée et attestent encore la considération dont il jouissait parmi ses habitants. Ces médailles, qui se voient dans les cabinets des curieux, se présentent le plus ordinairement sous la forme d'un *hermès*, où le monstrueux Phallus est ajusté (1).

Voici comment on a raconté sa naissance : Suivant les uns, fils de Bacchus et d'une nymphe appelée *Nayade*. Hygin le dit fils de Mercure ; et Appolonius, d'Adonis et de Vénus.

La jalouse Junon, apprenant que sa fille Vénus était enceinte, la visita, et, sous le prétexte de la secourir, elle employa, en lui touchant le ventre, un charme secret qui la fit accoucher d'un enfant difforme, et dont le signe de la virilité était d'une proportion gigantesque. Vénus, fâchée d'avoir donné le jour

(1) J.-A. Dulaure (*Des Divinités Génératrices*).

à un enfant monstreux, l'abandonna et le fit élever loin d'elle, à Lampsaque. Devenu grand, le dieu courtisa les dames de cette ville, et sa difformité ne leur déplut pas ; mais les maris, jaloux, le chassèrent honteusement. Ils furent bientôt punis de cette violence : une maladie cruelle les attaqua à l'endroit même où le dieu préside. Dans cette fâcheuse extrémité, on consulta l'oracle de Dodone, et, d'après son avis, Priape fut honorablement rappelé, et les pauvres maris se virent contraints de lui dresser des autels et de lui rendre un culte.

Une autre version nous explique l'association de l'âne à son culte. Un jour, Priape rencontra Vesta couchée sur l'herbe et plongée dans un profond sommeil. Il allait profiter d'une occasion aussi favorable à ses goûts lascifs, lorsqu'un âne vint fort à propos réveiller par ses braiements la déesse endormie, qui heureusement échappa aux poursuites du dieu libertin.

Lactance (*De falsa Religione*) et Hygin (*Poeticum Astron.*) attribuent à une autre cause l'usage d'immoler un âne à ce dieu, et cette cause est encore moins décente. Priape eut, disent-ils, une dispute avec l'âne de Silène que montait Bacchus lors de son voyage dans l'Inde. Priape prétendait être à certains égards, mieux que l'âne, avantagé de la nature. La question, dit Lactance, fut décidée en faveur de l'animal, et Priape, furieux d'une telle humiliation, tua son concurrent. Hygin raconte, au contraire, que Priape fut vainqueur, et que l'âne, vaincu, fut mis au rang des astres.

Chez les Egyptiens, le Phallus recevait les honneurs dus à un dieu, et voici ce que nous dit Hérode (*Euterpe*, *I*, *II*, 48) : « Les Egyptiens célèbrent la fête de Bacchus à peu près de la même manière que les Grecs; mais, au lieu de Phallus, ils ont inventé des figures d'environ une coudée de haut, qu'on fait mouvoir par le moyen d'une corde. Les femmes portent dans les bourgs et les villages ces figures dont le membre viril n'est guère moins grand que les restes du corps, et qu'elles font remuer. Un joueur de flûte marche à la tête ; elles le suivent en chantant les louanges de Bacchus. Pourquoi (dit cet auteur) le membre est-il si démesurément grand et pourquoi, de tout le corps, est-il seul mis en mouvement ? On raconte à ce sujet une légende sacrée. »

Cet usage de promener un grand Phallus en procession et de le faire mouvoir en le promenant subsistait encore en 1787 dans les États du Congo. De Grandpré, qui en fut témoin, nous dit qu'il vit des hommes masqués exécutant une pantomime, et portant, dit-il, avec affectation, un Priape énorme qu'ils agitaient avec un ressort.

« On promenait en procession, dit Plutarque (*Tr. d'Isis et d'Osiris*), une figure d'Osiris, dont le phallus était triple, car ce dieu, ajoute-t-il, est le principe de la génération ; et tout principe, par sa faculté productive, multiplie tout ce qui sort de lui. »

Diodore de Sicile nous dit que ceux qui voulaient parvenir au sacerdoce commençaient par se faire initier au mystère du culte du Phallus.

Vivant Denon, dans son *Voyage en Égypte,* nous dit avoir découvert à Thèbes un remarquable phallus, dans le tombeau d'une femme. Ce phallus qui avait eu une existence, était embaumé et enveloppé de bandelettes : On l'a trouvé posé sur la partie correspondante de cette momie féminine. La gravure qu'il donne de cette momie et de ce phallus prouve que ce dernier était plus grand que de nature et n'appartenait point à l'espèce humaine. « Je serais porté à croire, dit Dulaure qui rapporte ces lignes, que cette momie était celle d'une femme élevée en dignité, et que le phallus embaumé était celui d'un des taureaux sacrés, que l'on aura extrait après la mort de l'animal, et placé dans ce tombeau comme un préservatif, un moyen propre à détourner les mauvais génies, que les Anciens croyaient occupés à tourmenter les âmes des morts. »

Les Grecs et les Romains plaçaient aussi quelquefois des figures de phallus dans les sépultures, par le même motif : plusieurs vases étrusques et grecs, trouvés dans les tombeaux, offrent en peinture des phallus et même des scènes licencieuses, appelées *priapées.*

Les phallus furent, dans l'origine, en bois de figuier, parce que cet arbre passait pour contenir, à un degré éminent, des principes d'humidité et de reproduction. Cette fable nous dit que la déesse Isis érigea en divinité ce simulacre de bois. « Elle consacra le phallus, dit Plutarque, dont les Égyptiens célèbrent encore la fête. » Il ajoute qu'Isis le fabriqua elle-même ; qu'elle le fit porter dans les

sacrifices, afin de nous apprendre que la vertu productive du dieu soleil a eu pour matière première la substance humide, et que, par elle, cette vertu s'est communiquée à tout ce qui en est susceptible. »

Les Indous avaient en 1780, et probablement encore de nos jours, un petit joyau, d'or ou d'argent, appelé *taly*, que les femmes pendent ordinairement à leur cou, comme une amulette. Elles le reçoivent, le jour de leurs noces, des mains de leurs époux qui, eux-mêmes, le tiennent des brames. Ces bijoux portent l'empreinte de quelques hiéroglyphies qui représentent le *pulleiar* ou le lingam. C'est à leur occasion que Sonnerat (*Voyages aux Indes et à la Chine*) conte l'anecdote suivante : « Un capucin missionnaire eut une grande querelle avec les jésuites de Pondichéry, laquelle fut portée devant les tribunaux. Les jésuites, très tolérants lorsque la tolérance favorisait leurs desseins ambitieux, n'avaient point contrarié cet usage. M. de Tournon, légat apostolique du Saint-Siège, qui ne badinait pas sur de telle matières et qui n'aimait guère les jésuites, prohiba rigoureusement le *Taly* et prescrivit aux chrétiennes de l'Inde de porter en place une croix ou une médaille de la Vierge. Les Indiennes, attachées à leurs anciennes pratiques, se refusèrent au changement. Les missionnaires, craignant de perdre les fruits de leur zèle, et voir diminuer le nombre de leurs néophytes, entrèrent en composition et prirent avec les chrétiennes de l'Inde un *mezzo termine*. Il fut convenu que l'on graverait une croix sur le *taly*. Par cet arrangement, le signe chrétien fut

accolé au simulacre des parties de la génération des deux sexes. »

Le même auteur nous dit que les femmes stériles viennent mettre en contact certaines parties de leur corps avec l'extrémité du lingam consacré à cet effet. On y conduit même des bestiaux que l'on soumet à la même cérémonie, afin qu'ils se multiplient plus abondamment. Cet usage, avec le même motif, se pratiquait chez les Grecs et les Romains.

Duquesne (*Voyage dans l'Inde*) a vu, dans les environs de Pondichéry, les jeunes mariées venir faire à cette idole de bois le sacrifice complet de leur virginité.

En Grèce, dès que l'art naissant essaya ses premières manifestations par la reproduction des modèles donnés par la nature, la grossière imitation du phallus maladroitement modelé ou sculpté devint un porte-bonheur. Plus tard, lorsque l'art Grec eut apporté son habileté et son élégance suprême à la confection de ces talismans, ils continuèrent leur office magique sous une forme plus raffinée et plus gracieuse, et la vogue fut aux phallus ailés, ciselés, enrubannés, que les belles hétaïres d'Athènes et de Corinthe portaient suspendus au cou, comme plus tard devaient le faire les orgueilleuses patriciennes de Rome.

Jamblique (*les Mystères*), qui vivait sous le règne de Constantin, disait que l'institution des phallus était le symbole de la force génératrice ; que ce symbole provoquait la génération des êtres. « C'est véritablement, ajoutait-il, parce qu'un grand nombre de

phallus sont consacrés, que les dieux répandent la fécondité sur la terre, »

Malgré les atteintes du christianisme, le culte du phallus se soutint encore assez longtemps chez les Grecs. Les femmes de cette nation continuèrent de porter à leur cou, comme un préservatif puissant, des amulettes itiphalliques de diverses formes, comme les indiennes portent le taly; elles le plaçaient même quelquefois plus bas que le sein,

Arnobe et son disciple Lactance, qui vivaient sous l'empire de Dioclétien, c'est-à-dire vers le commencement du troisième siècle de l'ère chrétienne, prouvent par leurs déclamations, que ce culte était alors dans toute sa vigueur en Grèce. « J'ai honte, dit Arnobe (*Adversus gentes*), de parler des mystères où le phallus est consacré, et de dire qu'il n'est point de canton dans la Grèce où l on ne trouve des simulacres de la partie caractéristique de la virilité. »

Le phallus figurait avec distinction dans les fêtes de *Liberales*. Les Romains nommèrent ce simulacre de la virilité *Mutinus*. C'était ce symbole indécent dit Saint-Augustin, que lon vénérait, non en secret, mais très publiquement ; que l'on transportait pompeusement, pendant les Libérales, sur un char, dans les carrefours et dans les vtlles.

Le même saint cite Varon, qui nous apprend qu'à Lavinium la fête du dieu *liber* durait un mois, pendant lequel on se livrait à la joie, à la licence, à la débauche ; les discours les plus libres répondaient aux actions. Un char magnifique portait un énorme phallus et s'avançait lentement jusqu'au milieu de la

place publique. Là, se faisait une station et l'on voyait alors la mère de famille la plus respectable de la ville venir placer une couronne de fleurs sur cette figure obscène.

Plein d'indignation pour cet usage, saint Augustin s'écrie, en nous introduisant des motifs de cette cérémonie : « Ainsi, pour apaiser le dieu Liber, pour obtenir une récolte abondante, pour éloigner des champs les maléfices, une femme vénérable est obligée de faire en public ce qu'elle ne devrait pas permettre sur le théâtre à une prostituée !

« De quelle honte, de quelle confusion, dit-il ailleurs, ne devrait pas être saisi le mari de cette femme, si par hasard il était présent à ce couronnement. »

Chez les romains les jeunes épousées, avant d'être livrées aux embrassements de leurs maris, étaient religieusement conduites par leurs parents vers l'idole de Priape : et, la tête couverte d'un voile, elle s'asseyait sur la forme très saillante que présentait cette figure. Un certain contact suffisait sans doute pour rendre la cérémonie complète, assurer la fécondité et neutraliser les enchantements.

C'est une coutume considérée comme très honnête et très religieuse, dit notre saint, parmi les dames romaines, d'obliger les jeunes mariées de venir s'asseoir sur la masculinité monstrueuse surabondante de Priape » (*Civit. Dei*, l. VI, c. IX).

(Parlerai-je de ce Mutnis, dit Lactance cité plus haut, sur l'extrémité duquel les nouvelles mariées viennent s'asseoir afin que le dieu paraisse avoir le premier reçu le sacrifice de la pudeur ».

« Ne conduisez-vous pas, même avec empressement, dit Arnobe aux maris, vous femmes auprès de *Tutunus ?* et, pour détruire les prétendus ensorcellement, ne les faites vous pas enjamber l'horrible et immense phallus de cette idole ?» (Arnob., l. IV, p. 131).

Dulaure, dont la richesse bibliographique nous est d'un grand secours, nous dit encore : le phallus considéré comme amulette, comme un fétiche portatif, recevait le nom de *Fascinum* et était d'un usage très fréquent chez les Romains. ils ne connaissaient point de préservatifs plus puissant contre les charmes, les malheurs et les regards funestes de l'envie. C'était ordinairement une petite figure du phallus en rondebosse, de différentes matières ; quelquefois c'était une médaille qui portait l'image du phallus. On les pendait au cou des enfants et ailleurs. « *Pueris turpicula res in colto suspenditur, ne quid obsi re obsœnæ causa.* » (Varon.) On les plaçait sur les édifices publics. Les empeureurs, au rapport de Pline, en mettaient au-devant de leurs chars de triomphe. Les vestales, lorqu'on célébrait des sacrifices à Rome, lui rendaient un culte.

On varia à l'infini les formes de ces amulettes ityphalliques ; les unes présentaient le phallus combiné avec le *mullos* ou la figure du sexe féminin. Les cabinets d'antiquités et celui de la bibilothèque nationale en contiennent plusieurs de cette espèce.

Les autres présentent un phallus simple, mais muni de deux ailes et de deux pattes d'oiseaux, et quelquefois de sonnettes. Cette dernière particularité

rappelle l'usage antique de représenter quelquefois la figure du dieu Priape tenant une sonnette à la main, et l'usage moderne des moines indous, qui parcourent tout nus les rues de l'Inde et appellent au bruit d'une sonnette les dévotes qui viennent baiser l'image vivante du phallus.

D'autres amulettes Ithyphalliques ont la forme d'un chien couché, ou des cuisses et des jambes humaines ployées et sans corps. Les plus décents offrent la figure d'une main fermée et dont le pouce est placé entre les deux doigts qui le suivent. C'est cette figure que les antiquaires nomment *main ithyphallique*.

Quelquefois Priape était figuré tenant à la main une faucille ou une longue faux, Pour caractériser l'abondance dont on le croyait en partie l'auteur, pour éloigner la stériiité dont il était le préservateur, on figurait souvent Priape portant sous le bras droit une longue corne d'abondance, dont la large ouverture offrait un assemblage de fleurs et de fruits, productions et attributs des jardins, auxquels, surtout chez les Romains cette divinité présidait spécialement. Quelquefois cette idole, avec ses attributs indécents, était placée sur les chemins. C'est alors que Priape était confondu avec Mercure et le dieu Terme. Scaliger dit avoir vu un pareil Terme dont le phallus servait à indiquer le chemin, C'et hermès phallique se trouvait à Rome dans le palais d'un cardinal.

Le phallus, ajouté à une borne itinéraire, devait préserver les voyageurs d'accidents, tout comme le

phallus, ajouté à un tronc d'arbre, devait détourner des champs voisins les accidents nuisibles aux récoltes c'était l'opinion constante des anciens et la cause unique de l'érection d'un si grand nombre d'idoles du dieu Priape.

Lorsque le culte de Priape eut degénéré, le phallus ne fut plus cet objet sacré de la vénération des peuples de l'Orient, ce symbole adoré du soleil régénérateur de la nature entière, ce dieu *sauveur du monde*, dont la présence assurait la conservation et la propagation de tous les êtres vivants ou végétants. On l'invoquait, à la vérité, pour écarter les charmes contraires, à la fécondité des femmes ; mais dans cette circonstance, bien loin d'être considéré comme un dieu-soleil, il n'était employé que comme un talisman. Il présidait aux plaisirs légitimes du mariage, mais encore plus aux excès de la débauche. Si l'on voyait quelque époux parmi ses adorateurs, le plus grand nombre était des libertins et des prostituées.

On plaçait encore son idole dans les vignes, les vergers, les jardins ; mais il n'y figurait plus comme l'emblème du soleil fécondant la terre au printemps, et donnant une nouvelle vie à toutes les plantes. Il n'était que le vil gardien d'un verger ou d'un jardin, un épouvantail placé pour éloigner les voleurs superstitieux, les enfants et les oiseaux, et Virgile dit : « *Et custos forum atque avium, cum falce saligna — Hellespontiaci servet tutela Priapi.* (*Georg.*, l. IV). »

En France, plusieurs phallus de bronze ont été

découverts dans les fouilles faites sur la petite montagne du Châtelet en Champagne, où était bâtie une ville romaine. Voici comment en parle M. Grignon, qui a présidé à ces fouilles : « Trois phallus pour pendre au cou. Ces phallus-amulettes prouvent que les dames sollicitaient la protection du dieu Priape. Un de ces phallus est triple : l'attribut du milieu est en repos ; les deux collatéraux sont dans un état du plus grand degré de puissance, les deux autres, garnis de leurs appendices et bélières sont simples. »

Chez les chrétiens, nous retrouvons le *fascinum* romain ; cette espèce d'amulette phallique que les femmes, et surtout les enfants, portaient pendue à leur cou ou à l'épaule, fut en usage chez les Français pendant plusieurs siècles. De *fascinum* ils firent, par contraction, le mot *fesne*. Ils nommèrent aussi ces amulettes mandragores, plante à laquelle on attribuait, en conséquence, des vertus occultes et préservatrices contre les maléfices. On faisait, sur ces amulettes phalliques des incantations, des prières qui servaient à les consacrer.

Une pièce intitulée *Jugements sacerdotaux sur les crimes*, qui paraît être de la fin du VIIIe siècle, porte cet article : « Si quelqu'un a fait des enchantements ou autres incantations auprès du *fascinum*, qu'il fasse pénitence au pain, à l'eau, pendant trois carêmes.

Buchard, qui vivait dans le XIIe siècle, reproduit l'article de ce même Concile qui contient cette prohibition que nous venons de citer.

Les statuts synodaux de l'église du Mans, qui sont de l'an 1247, portent la même peine contre celui qui « a péché auprès du *fascinum*, qui a fait des enchantements, ou qui a récité quelques formules, pourvu qu'elle ne soit pas le Symbole, l'Oraison dominicale ou quelque autre prière canonique. »

On voit, par ces citations, qu'on était en usage d'adresser au *fascinum* des chants et des prières magiques. Ce *fascinum* n'était point de ces amulettes dont la petitesse du volume permettait de les porter pendues au cou, mais c'étaient des phallus de bois et de pierres sculptés sur la porte des maisons particulières, des édifices publics. Il faut remarquer qu'il n'était pas défendu d'adresser à ce simulacre indécent, le Symbole des Apôtres, l'Oraison dominicale et autres prières canoniques.

L'usage de placer des phallus à l'extérieur des édifices publics, afin de les préserver des maléfices, est constaté par plusieurs monuments existants. On en voyait sur les bâtiments publics des Anciens. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que les chrétiens, dirigés par leurs vieilles supertitions, en ont placé même sur leurs églises.

Comme nous l'avons dit, les anciens Romains plaçaient le *fascinum* au cou et aux épaules des enfants, afin de détourner de dessus eux les regards de l'envie qui, à ce qu'ils croyaient, nuisaient, à la croissance, à leur prospérité. Les Napolitains sont encore dans le même usage : ils attachent avec un ruban, sur les épaules des enfants, un *fascinum*, tel que les Anciens l'employaient.

Martin d'Arles nous apprend que des femmes superstitieuses plaçaient aussi, de son temps, sur les épaules des petits enfants, afin de détourner l'effet funeste des regards de certaines femmes vieilles, des fragments de miroirs, des morceaux de peau de renard, et quelques touffes de poils. Ces espèces de fétiches doivent être rangées dans la classe des *fascinum* ; ils occupaient la même place, ils avaient le même motif et ont certainement une origine commune.

Un petit coquillage univalve (*pucelage*), enchâssé dans de l'argent est porté au cou comme un préservatif, que les habitants de la France ont emprunté aux Romains. La figure et le nom de ce préservatif, encore en usage, ne laissent pas de doute sur l'objet obscène qu'il représente.

Voici ce que l'on trouve dans un ouvrage de Jacques Sprenger, inquisiteur de la foi (*Malleus maleficorum Jacobi Sprenger*, part. II, quest. I. chap. VII : *Quomodo membra virilia auferentur*) : « Que penser de ces sorcières qui renferment, dans un nid d'oiseau ou dans quelques boîte, vingt ou trente membres virils, lesquels se remuent comme s'ils étaient vivants, et se nourrissent d'orge et d'avoine ? C'est pourtant ce que tout le monde raconte, et ce qui a été vu par plusieurs personnes. On doit dire qu'une illusion du diable a fasciné les yeux de ceux qui croyent les avoir vus. »

Frère Jacque Sprenger ajoute, comme à son ordinaire, un petit conte . Le voici : « On rapporte qu'un particulier, ayant perdu par art diabolique son

membre viril, se présenta à une sorcière pour le retrouver. Elle lui montra, au pied d'un arbre, un nid qui renfermait plusieurs membres, et lui dit qu'il pourrait prendre celui qui lui plairait. Il voulut en prendre un très grand. « Ne prenez pas celui-là, dit la sorcière, il n'est pas pour vous, il appartient à un homme du peuple. » M. l'Inquisiteur de la foi était badin.

Sans nous écarter de notre sujet, nous citerons, d'après Burchard, évêque de Worms, cité par Dulaure, une bizarre façon de pratiquer l'envoûtement de femme à mari dans ces temps (Burchard, *De Pœnitentia, Decretorum*). « N'avez-vous pas fait ce que certaines femme ont coutume de faire ? Elles se dépouillent de leurs habits, oignent leur corps nu avec du miel, étendent à terre un drap, sur lequel elles répandent du blé, se roulent dessus à plusieurs reprises ; puis elles recueillent, avec soin, tous les grains qui se sont attachés à leurs corps, les mettent sur la meule, qu'elles font tourner à rebours. quand ils sont réduits en farine, elles en font un pain qu'elles donnent à manger à leurs maris, afin qu'ils s'affaiblissent, qu'ils meurent. Si vous l'avez fait, vous ferez pénitence pendant quarante jours au pain a l'eau.»

Au XVIIe siècle, saint Foutin, saint Gerlichon, saint Guignolet, etc..., dignes successeurs de Priape, continuent la tradition et remplacent avantageusement les talismans phalliques du culte du dieu de Lampsaque.

On trouve des traces de saint Foutin jusqu'en Alle-

magne. Un écrivain de ce pays en parle comme d'un saint fort connu au XVIIe siècle, et auquel les filles, prêtes à devenir épouses, faisaient hommage de leur robe virginale.

Cet auteur raconte qu'une jeune épousée, la première nuit de ses noces, chercha par une supercherie à écarter, sur sa conduite passée, les soupçons de son mari ; et, pour exprimer que l'honneur de cette femme avait déjà reçu quelques atteintes, il dit qu'elle avait depuis longtemps déposé sur l'autel de saint Foutin sa robe de virginité.

Il y avait à Bourg-Dieu, diocèse de Bourges, un saint Guerlichon ou Greluchon, dont les femmes stériles venaient implorer la vertu prolifique, y faisaient une neuvaine et, à chacun des neuf jours, elles s'étendaient sur la figure du saint qui était placée horizontalement. Puis elles raclaient une certaine partie de saint Guerlichon, laquelle était aussi en évidence que celle de Priape, et cette raclure délayée dans l'eau, formait un breuvage miraculeux.

Henri Etienne, de qui j'emprunte ce fait, ajoute : « Je ne sais pas si encore, pour lejourd'hui, ce saint est en tel crédit, pour ce que ceux qui l'ont vu, disent qu'il y a environ douze ans qu'il avait cette partie-là bien usée, à force de la racler.

Les dévotes des environs de Brest agissaient avec saint Guignolé, comme celles du Puy avec saint Foutin, celles de Bourg-Dieu avec saint Guerlichon. Elles raclaient dévotement l'extrémité de cette cheville miraculeuse, et cette raclure, mêlée avec de l'eau, composait un puissant antidote à la stérilité.

Lorsque, par cette cérémonie souvent répétée, la cheville était usée, un coup de maillet, donné par derrière le saint, la faisait aussitôt ressortir en avant. Ainsi toujours raclée, elle ne paraissait point diminuer. Le coup de maillet faisait le miracle.

« N'oublions pas, dit un écrivain moderne, qui a donné la description d'un des départements de la Bretagne, n'oublions pas de parler du fameux saint Guignolet, et de cette cheville éternelle, si favorable à la fécondité. Puisque la religion catholique a fait des saints, des dieux du paganisme, Priape pouvait-il être oublié ? Le bois de cette cheville râpée était avalé par les femmes inféconde. Elles concevaient au bout de quelque temps.

« Les méchants prétendaient que les moines voisins aidaient beaucoup à ce miracle. » « Je n'en crois rien », ajoute charitablement l'auteur cité.

Plus tard, les femmes stériles, au lieu d'aller racler la branche phallique d'une statue, ou de la contempler avec dévotion, furent réduites, les unes à boire les eaux prolifiques d'une fontaine consacrée à un saint; les autres, comme à Rocamadour, dans le Rouergue, à venir baiser le verrou de l'église, ou une barre de fer appelée le *Bracquemart de Rolland :* celles-là, à se tenir un certain temps couchées sur le tombeau; c'est ce qui se pratique notamment dans la ville de Sarragosse en Espagne, dans le couvent de saint Antoine-de-Paule, et dans la chapelle qui lui est dédiée. Au milieu de cette chapelle est un tombeau en forme de lit de camp, sur lequel on voit la figure de saint Antoine-de-Paule, couché dans un cercueil avec

l'habit de l'ordre. Les dames stériles sont introduites par un moine, les unes après les autres, dans ce réduit. Elles s'agenouillent, disent des prières, font trois fois le tour du tombeau, se couchent dessus et puis se retirent.

Au XVIII[e] siècle, le *fascinum* est encore en usage dans la Pouille, et les habitants modernes de cette province, en imitant cette superstition des anciens, ont aussi imité le motif qui les y déterminait. C'est pour écarter les maléfices et les regards funestes de la porte de gauche de la cathédrale ; il s'y trouve toujours ; et de nos jours encore toute femme de la région qui désire un enfant, vient se frotter le ventre contre ce bronze érigé en implorant la Vierge. » (Cordet Vire, *La Lozère*, 1900) complété par des renseignements oraux que je dois à M. E. Cord. L'auteur ajoute : « On peut voir là un reste de l'ancien culte des menhirs modifié par les croyances chrétiennes » ; mais cette hypothèse est inutile ; outre que nous ne savons rien de cet « ancien culte de menhirs », la forme du battant, qui rappelle jusque dans le détail celle d'un phallus, suffirait à suggérer la pratique décrite, dont le mécanisme l'explique par les principes de sympathie, d'imitation et de contact. »

C. B.



PARTIE LITTÉRAIRE

SOMMAIRE DU N° 5 DE L'INITIATION

de Juillet, Août et Septembre 1912

« Les Impurs »

Nous donnons, ci-dessous, à titre de curiosité, un fragment d'un superbe drame en vers de notre secrétaire de la Rédaction. Ce drame « Les Impurs » — appellation que les Egyptiens donnaient aux Hébreux — met en scène Moïse, et l'action se déroule au moment de la fuite d'Egypte. On verra, par le passage que nous reproduisons, avec quel souci de l'histoire M. Léon Combes a dépeint la vie des « Impurs » et des « Egyptiens » l'an V du Règne de Minéphtal en 1625 avant Jésus-Christ.

N. D. L. D.

. . . .

Les Hébreux accablés de travaux, dans les murs de Oun (ou Héliopolis), par la volonté Minephtal, roi d'Egypte sont réunis avant de prendre leur repos nocturne.

AHARON (*frère de Miriam et cousin de Moïse : Ahmos Osarsouph*).

Malheur ! Malheur à toi, race sainte et pieuse,
Peuple élu du Très haut, âme religieuse !
Malheur ! trois fois malheur à vous, fils d'Israël,
Qui dressez, suppliants, vos deux mains vers le Ciel !
Las ! Depuis que Joseph a quitté cette terre
Pour rejoindre Abraham, au Schéol du mystère
Joseph qui décida ses frères, vos aïeux,
A venir sur ce sol favorable aux faux dieux,
Où tous furent admis par de puissants suffrages
Nous sommes abreuvés de hontes et d'outrages !
On nous traite en esclaves, en peuple révolté,
Alors qu'au nom des lois de l'hospitalité
Notre race — par Dieu depuis multipliée —
Fut reçue à Gosen en fidèle allié !
Et c'est nous qui, trahis, sanglants, ployant le dos.

Sous le poids écrasant de surhumains fardeaux,
Accroissons aujourd'hui la funeste puissance
Du roi de Mitzraïn que l'univers encense !

(CHŒUR)

Les Israëlites courbent la tête douloureusement.

LES FEMMES (*tombant à genoux*)

Elohim, tout ton peuple, hélas persécuté (1)
Cherche le pain de vie et de la Liberté !

MIRIAM (*la nébiah ou prophétesse*). *Dans les coulisses. Voix inspirée.*

Israël ! Israël ! En Dieu prends confiance !

LES ENFANTS (*les mains jointes, à genoux, yeux au Ciel.*)

Seigneur, qui nous juras une sainte alliance,
Entends, du haut des Cieux, le cri de nos douleurs !
Fais grâce, ô Sébaoth, prends en pitié nos pleurs !

LES FEMMES ET LES ENFANTS

Adonaï, toi qui vois nos mortelles souffrances,
Mets un terme, Seigneur, à nos cruelles transes !
Pourquoi sont-ils, hélas, si puissants et nombreux
Ceux qui font à ton peuple un destin ténébreux ?
Ils se sont élevés contre nous qu'ils abhorent,
Délivre nous, Shadaï, tous les enfants t'implorent !

LES ENFANTS

Entends du Haut des cieux, le cri de nos douleurs
Fais grâce, ô Tout-Puissant, prends en pitié nos pleurs !

LES FEMMES

Certains diront tout bas : « Non, d'Abraham la race
N'obtiendra de son Dieu nul secours, nulle grâce. »
Mais toi, Seigneur, qui fus notre appui, seul certain,
Tu nous élèveras au-dessus du destin !

(1) Traduction des Psaumes de David. Divers passages.

LES ENFANTS

O Très Haut, Elohah, mon soutien et mon père,
C'est par toi que je vis, c'est en toi que j'espère!

ENFANTS ET FEMMES

De nos persécuteurs, en ce pays d'exil
Délivre-nous, Seigneur... Seigneur, ainsi soit-il!

MIRIAM (*encore invisible*)

Israël ! Israël! En Dieu prends confiance!
Sur toi, du haut du Ciel, s'étend sa prévoyance !
En Vérité, je le dis
L'heure de la Victoire est, pour les tiens, prochaine
Oui je t'éleverai, plus puissant que le chêne,
Sur ceux de Mitzraïm, maudits!
Grâce à moi, l'Eternel, se brisera ta chaîne
Et tel, ces ouragans que ma droite déchaîne
Sur les seuls peuples insoumis,
Je dresserai mon front à la Splendeur sereine
Et ferai fulgurer ma Grandeur souveraine,
Israël, sur tes ennemis !

LES IRAELITES

Qu'elle est donc cette voix dont les accents de flamme
Eveillent les échos du désert de mon âme ?

DES FEMMES

C'est le Verbe inspiré de notre nébrah
Prophétesse du Ciel en qui parle Elohah !

JOKÉBED (*nourrice de Moïse et sa tante*)

C'est Miriam, ma fille. Ah! quel penser l'agite!
Elle si taciturne au cercle aimé du gîte !...

AHARON

L'esprit saint d'Elohin nous parle par sa voix !

AMRAM (*époux de Jokebed, frère Ben-Azana, père de Moïse*

Adonaï, le Très-Haut, a fait d'elle son choix!

MIRIAM (*invisible*)

Israël ! Israël ! En Dieu prend confiances !
C'est lui, le Tout Puissant, ferme en son alliance,
Qui prenant en pitié tes pleurs, vers toi m'envoie
Pour raffermir ton cœur et t'indiquer sa voie !

Elle apparait, vêtue de blanc, voilée, hiératique sur le monticule où se dresse le Sphinx.

Adonaï, l'Eternel, a dit : Je suis Celui
Qui t'a jadis tiré, fort de tout mon appui,
De la Chaldéenne Our, babel des multitudes
Et je t'arracherai, de même, aux servitudes,
Que Mitzraïm l'infâme, au mépris de tes droits,
A ta race imposa par l'ordre de ses rois !
Je n'ai pas oublié, moi, qui t'ai donné l'être,
Le Pacte qui me lie à Jacob, ton ancêtre,
J'ai vu que tout son peuple était persécuté,
Et c'est pourquoi je veux t'ouvrir la liberté !

Elle descend lentement les escaliers en déclamant

Oui l'Eternel, ton dieu, se lèvera, lui-même,
Pour foudroyer, Vengeur, celui qui le blasphème
En insultant à tes vertus ;
Il se lèvera, Grand dans sa colère juste,
Et tous tes ennemis, devant sa face auguste,
Israël, seront abattus !

(Dans la coulisse CŒUR DES PRÊTRES ÉGYPTIENS

(HYMNE AU SOLEIL)

Adoration au Seigneur Céleste,
Amon-Ra par qui tout se manifeste ;
Dieu des horizons au lever du jour ;
Et qu'en son midi l'on appelle Anhour ;
Toum quand il descend vers les lieux funèbres :
Osiris, enfin, Soleil des ténèbres !

Au chant des prêtres les Israëlites se sont levés et ont

dressé leurs mains vers le Ciel en un geste implorateur

Tu t'es éveillé, Gloire d'Orient,
En triomphateur, au front souriant,
Pour franchir du Nil Céleste les ondes,
Maître radieux des trônes des Mondes,
Confirmé par Thoth dont l'autorité
Donne à tes rayons : Force et Vérité !

MIRIAM (*étonnée d'abord, a écouté, puis elle s'est élancée vers la porte du temple, menaçante.*)

Israël, entends-tu ces chants d'idolâtrie !

AHARON (*avec un geste de réprobation*)

Des prêtres des faux-dieux, c'est la tourbe qui prie,
Car, dès demain, commence, au lever du Soleil,
« La fête-de-la-flamme », en pompeux appareil !

CHŒUR DES PRÊTRES

Tu t'élances, Phra, splendeur éternelle,
Sur la nef ailée et vogues sur elle,
De ta mère Nesth, le secours puissant
Affirme ta course, ô Resplendissant ;
Et ta chevelure, aux flots de lumière,
Inonde, Soleil, la Nature entière !

MIRIAM (*en un cri strident*)

Dieu ! Profanation !

LES ISRAÉLITES (*mains au ciel*)

Vois leur aveuglement
Seigneur ! Et frappe-les d'un juste châtiment !

CHŒUR

Tes rayonnements à travers la nue
Voilent aux regards ta face inconnue !
Au Ciel du Midi ; ton nom est : Amour,

(1) Traduction d'un hymne authentique.

Amon-Ra, Soleil, ô maître du jour ;
Et quand tu descends sur la terre calme
Ta splendeur s'incline ainsi qu'une palme !
MIRIAM (*tendant ses bras menaçants vers le temple*

Anathème ! Anathème !

LES ISRAÉLITES (*même jeu*)

Oui qu'ils soient tous maudits !

MIRIAM

Et maudits leurs enfants, dans les erreurs, grandis... !

(Acte I. Scène III.)

COMBES, Léon.

MARTINISME

C'est avec le plus grand regret que nous apprenons la mort de notre T.·. C.·. F.·. *Michele de Vincenzo Majulli*, de Bari, directeur de la Revue *Il Pensiero*.

Le T.·. C.·. F.·. *Michele de Vincenzo Majulli* S.·. T.·. 33.·. 90.·. 95.·. VII.·· était membre du *Grand Collège des Rites* et de l'*Ordre* de la *Rose-Croix Pithagoricienne*. Il était un des plus illustres frères de notre *Suprême Grand Conseil Universel*.

LOGE OSIRIS

Librabius, directeur de la loge Osiris, nº 318, a l'honneur de porter à la connaissance des lecteurs de *Mysteria*, qu'il fera, dans l'une des salles de l'École hermétique, 15, rue Séguier, le soir à 8 heures et demie, les mercredis, deux fois par mois, et du 13 novembre au 5 mars 1913 inclusivement, un cours de sciences pratiques, chimie, physique, botanique et manipulations en général.

Les jours de tenues de loge seront annoncés ultérieurement.

Nota : La loge Osiris, à la date du 31 octobre 1912, comprenait 205 membres ou correspondants, tant à Paris que dans les départements et à l'étranger. Dans ce chiffre ne sont pas comprises les personnes en instance d'admission.

Toute personne peut assister au cours de sciences pratiques du mercredi, moyennant son inscription à l'école de massage ou un versement de cinquante centimes par séance.

Pour l'admission à la loge Osiris, en faire la demande par écrit à *G. Loiselle, 15, rue Séguier, Paris.*

LIBRABIUS.

BIBLIOGRAPHIE

Cinquante Merveilleux Secrets d'Alchimie

On s'occupe beaucoup d'alchimie à notre époque. A la suite de la renaissance des études alchimistes, commencées par notre regretté ami Poisson, plusieurs chercheurs se sont voués à l'étude de cette science. On s'est aperçu que l'alchimie était différente de la chimie.

M. Jollivet-Castelot a constitué une véritable école qui cherche à ramener les études chimiques vers l'antique philosophie des alchimistes. Sédir a publié des pages très intéressantes sur la philosophie hermétique et sur la palingénésie pratique. Plus récemment, Mavéric a étudié les rapports de l'hermétisme et des plantes et médicaments issus des travaux alchimiques. Aujourd'hui, notre ami Phaneg, professeur titulaire de l'École hermétique, publie un ouvrage remarquable sous le titre : *Cinquante merveil-*

leux secrets d'alchimie. Laissant de côté toute théorie technique, ce volume vise surtout à la pratique immédiate; c'est là, du reste, le caractère de la plupart des ouvrages contemporains. Un seul chapitre, le premier, est consacré à la théorie hermétique. Le chapitre II décrit le laboratoire alchimique, tel qu'il était conçu par les anciens; le chapitre III, tout à fait original, décrit l'adaptation du laboratoire ancien au laboratoire moderne; le chapitre IV est consacré aux plus grands détails concernant la préparation de l'alcool.

Ce substratum étant obtenu, nous pouvons préparer les quintessences animales (chap. V), puis végétales (chap. VI), puis minérales (chap. VII). Des recettes curieuses et qui forment une des sections les plus intéressantes de ce livre, constituent le chapitre VIII. Enfin, une adaptation des plantes aux tempéraments dans leur classification planétaire et physiologique, forme le dernier chapitre de cet intéressant ouvrage, que nous récommandons d'une manière tout à fait particulière à nos lecteurs. Son prix minime (4 fr.) le met à la portée de tous les chercheurs. Regrettons seulement une table spéciale des gravures et une table alphabétique, qui nous semblent très utiles et que nous trouverons sûrement dans une seconde édition de cet ouvrage, qui nous paraît devoir être prochaine.

Tous nos compliments à l'auteur pour ce travail, en même temps si pratique et si intéressant.

PAPUS.

*
* *

Saltzmann vient de publier la deuxième édition de son livre *le Magnétisme spirituel*, qui a eu tant de succès auprès des malades. Il en a changé un peu la disposition intérieure et le titre qui est cette fois les *Remèdes divins pour l'âme et le corps*.

Papus a écrit pour cette réédition une fort intéressante préface qui a malheureusement été placée par erreur à la fin du volume, ce qui n'enlève du reste rien à son impor-

tance. En quelques lignes, il fait comprendre le pourquoi et le comment des guérisons de Saltzmann et synthétise son livre en disant qu' « il essaie de mettre chaque être humain en communion avec le Christ ». Les lecteurs sincères de ces pages formeront en effet une chaîne spirituelle tendue vers le Christ vivant et aimantée vers Lui de toutes leurs bonnes volontés. Cela facilitera certainement la guérison des malades, quelques-uns même seront guéris par la seule lecture du livre qu'il contient. Il n'y a presque que de bonnes choses dans le travail ; signalons entre tous les chapitres sur *la Prière* et *la Théothaumaturgie* et une lettre d'Heibling sur la mort.

Enfin les lecteurs trouveront dans ce très bon livre deux images du Christ dont la dernière surtout (p. 263) est très belle. Les nombreux malades guéris par Saltzmann y reverront avec plaisir les traits de leur bienfaiteur.

S. PHANEG.

*
* *

Le Véritable Almanach du Merveilleux, 1913. — Un volume in-16 de 360 pages, abondamment illustré. — 1 fr. 25 franco.

Ce charmant recueil annuel, dont nous avons déjà eu le plaisir d'entretenir nos lecteurs, n'a jamais été plus intéressant et plus varié que dans cette édition 1913 ni présenté avec plus d'élégance.

Analyser cette encyclopédie du Merveilleux nous entraînerait trop loin, car chaque article nécessiterait une étude particulière. Nous nous contentons de citer au hasard de la table des matières :

Les Prédictions astrologiques mensuelles de Ch. Raoul ; L'année 1913 et l'astrologie (Prédictions astrologiques de Ch. Barlet et Ch. Raoul) ; Les Prédictions des voyantes

(1) Bibliothèque Saltzmann, 87, rue Denfert-Rochereau.

pour 1913 ; Les Révélations psychiques par la main, de N. Vaschide ; Chirognomonie et Chiromancie dévoilées, de Desbarolles ; L'Art talismanique en amour, par le Dr Laurent et P. Nagoud ; Le prêtre naturel dans la magie, la sorcellerie et le spiritisme, par Rémy ; L'Art du sorcier, par Ernest Bosc ; Hypnotisme et Suggestion, par le Dr Joire ; Le Gouvernement français et l'astrologie ; Qui sera président de la République ? (Horoscopes des ministres et candidats à la présidence), par Ch. Raoul ; L'Initiation graphologique ; Ferdinand de Bulgarie et la graphologie, par F. de Rochetal : l'Alchimie dévoilée, par Mavévic, etc., etc., qui sont autant d'articles curieux et magistralement écrits et font le plus grand honneur au « Véritable Almanach du Merveilleux 1913 » et lui assurent le succès.

Le *Véritable Almanach du Merveilleux 1913* est en vente aux bureaux du Journal qui se charge également de l'adresser à ses lecteurs contre mandat-poste de 1 fr. 25 pour la France et 1 fr. 50 pour l'étranger.

*
* *

Journal du magnétisme et du psychisme expérimental. — Directeurs, MM. Durville. — Le numéro : 1 franc. — 23, rue Saint-Merri, Paris. — *Sommaire du numéro de septembre 1912.*

Deuxième Congrès international de psychologie expérimentale. Programme des travaux.

Notre enquête : Peut-on prédire l'avenir ? (2 grav.) ; Le Poète Oscar Vilde prédisait l'avenir ; Un succès ; Opinion de M. Georges Meunier ; Un succès de la chiromancie ; Opinion de M. Paul Flambart ; Les preuves de l'astrologie.

Docteur Gaston Durville : Les douleurs par « sympathie » ; Transmission de nausées et de crampes d'estomac d'un malade à son magnétiseur ; Transmission de douleurs

dans les membres, critiques ; Fait non personnel mais que j'ai contrôlé ; Une douleur d'épaule par « sympathie», critique.

Soto (Dr G.) ; La méthode à suivre dans l'étude des phénomènes psychiques.

Docteur Breton : Expériences fluido-photographiques du commandant Darget refaites, contrôlées et modifiées ; Technique du docteur Breton, deux expériences, le résultat est-il dû au fluide humain, à la chaleur, à l'humidité (2 grav.).

Docteur Gaston Durville : L'Art de vivre longtemps ; La vieillesse n'est qu'une « maladie » guérissable ; Le But de la vie ; Les Conditions de l'existence ; Le Secret de la vie heureuse.

Pravdine (Vl) : Le Magnétisme animal, ou Biolicité, considéré comme agent physique (suite et fin) ; Élimination des courants d'air et de la chaleur, la biolicité atmosphérique ; La chaleur met-elle en mouvement la biolicité atmosphérique ?

Docteur Michaud : Le Livre du mois ; Analyse de l'ouvrage de M. Boirac ; La Psychologie inconnue ; Échos psychiques.

Société magnétique de France : Ecole de psychisme expérimental ; Conférences, G. de Fontenay ; La Terminologie des sciences psychiques.

*
* *

Hermès, études scientifiques, littéraires et philosophiques, revue bimensuelle. — Directeur : A. Porte du Trait des Ages.

Nous recommandons particulièrement à nos lecteurs cette belle publication dans laquelle on trouvera des études intéressantes signées : Papus, Léon Combes, G. de Tromelin, H. de Sarrauton, Han Ryner, Evariste Carrance,

Emile Schaub, Jollivet Castelot, A. Porte du Trait des Ages, Fernand Girod, Marcel Rieu, Ernest Bosc, Docteur Calderone, etc., etc.

Chaque numéro est illustré du portrait d'un occultiste ou d'un psychiste éminent, ce qui constitue la plus intéressante galerie moderne.

Demander un numéro spécimen.

Direction, *Saint-Michel* (*Savoie*).

VIENT DE PARAITRE :

Fernand Laloy, **Comment on devient hypnotiseur sans sujets.** — En vente chez l'auteur : 8, rue Restout, Rouen. — Prix : 1 franc.

Paul Vulliaud, **Les Prétendues Infiltrations maçonniques dans l'Église.** — Bibliothèque des Entretiens idéalistes, 13, rue Méchain, Paris. — Prix : 3 fr. 50.

Les Paraboles cyniques, par Han Ryner, chez Eugène Figuière et Cie, éditeurs, 7, rue Corneille, Paris. — Vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Lancelin (Charles), **Comment on meurt, comment on naît,** Les deux pôles de la vie. Orné de 4 fig. hors et dans le texte. — Prix : 1 franc. — MM. Hector et Henri Durville, éditeurs, 23, rue Saint-Merri, Paris.

Kristian Hus's, **L'Evangile de la Fin.** — Prix : 2 fr. 50. — MM. Hector et Henri Durville, éditeurs, 23, rue Saint-Merri, Paris.

Dr Labonne (Henry), **Comment on se défend contre les Maladies du cœur,** La lutte pour la vie, avec 5 fig. dans le texte. — Quatrième édition. — Prix : 1 franc. — MM. Hector et Henri Durville, éditeurs, 23, rue Saint-Merri, Paris.

Georges Meunier, **Le Spiritisme. Faut-il y croire?**

— 1 volume in-8. — Prix : 2 francs. — E. Nourry, éditeur, 62, rue des Ecoles, Paris (Ve).

A. Porte du Trait des Ages, **Philosophie moderne, basée sur l'expérimentation,** Essai résumant la philosophie de M. de Tromelin. — Un volume in-8 de 160 pages, avec portrait de M. de Tromelin. — Vigot frères, éditeurs, 23, place de l'École-de-Médecine, Paris. — Prix : 2 fr. 50.

Pour photographier les rayons humains, exposé historique et pratique de toutes les méthodes concourant à la mise en valeur du rayonnement fluidique humain, par Fernand Girod. — Avec une préface du commandant Darget. — Un très beau livre, 70 photogravures, dont une hors texte. — Paris : 3 fr. 50 ; franco : 4 francs. — Bibliothèque générale d'éditions, 174, rue Saint-Jacques, Paris.

IIe CONGRÈS INTERNATIONAL
DE PSYCHOLOGIE EXPÉRIMENTALE

Paris, Pâques 1913 (du 25 au 30 mars)

Art. 4. — Seront membres du Congrès tous ceux qui auront donné leur adhérence et acquitté la cotisation fixée à 13 francs. Les membres du Congrès auront seuls le droit d'assister et de prendre part aux réunions et aux discussions. Ils recevront le volume des comptes rendus (tirage limité au nombre des congressistes).

Art. 5. — L'organisation du Congrès est confiée à cinq commissions de six membres qui ont pour but de rassembler les résultats divers d'observations de faits et phénomènes, et d'examiner les hypothèses capables de les expliquer.

La première commission étudiera les *Phénomènes psychiques admis :* Hypnotisme, Suggestion et Double conscience (Ecriture automatique, Dédoublement de la personnalité).

H. Durand, **L'Occultisme littéraire**. — Prix : 1 franc. — MM. Hector et Henri Durville, éditeurs, 23, rue Saint-Merri, Paris.

Stephen Bergeret, **Plans de réalisation de la Société future**, Henri Daragon, éditeur, 96-98, rue Blanche, Paris — 1 volume in-16. — Prix : 2 francs.

L'ANNÉE 1913

Que sera la nouvelle année ? " Le Miroir " l'a demandé pour ses lecteurs à trois augures. Et l'on trouvera ici les curieuses réponses de Mme de Thèbes, la chiromancienne célèbre ; du Dr Papus, grand maître ès-sciences occultes, et de Mme Kaville, une cartomancienne populaire, justement réputée.

D'anciennes et redoutables prophéties assignent à l'année 1913 un rôle grandiose et terrible. Nostradamus la qualifie « d'année aux Périls ». Vosnegensky, le paysan russe qui dès 1773 prédit l'avènement et la chute de Napoléon, dit qu'en cette année 1913 « croulera un grand empire et un royaume renaîtra ». La bohémienne qui prédit à Guillaume Ier Sadowa, Sedan, la fondation de l'empire d'Allemagne, la date précise de sa mort, ainsi que celle de la fin de Frédéric III, lui dit également que 1913 verrait la fin de la force allemande...

L'échéance approche, que les augures d'autrefois et de naguère ont fixée... Que pensent de tout ceci les augures modernes ?

Nous sommes allé le leur demander.

Et d'abord nous nous sommes rendu chez Mme de Thèbes qui *lut* clairement, bien avant qu'ils se produisissent, les

catastrophes de Courrières, de Messine, l'avènement et le rôle d'Edouard VII, cent événements encore, parmi lesquels la guerre russo-japonaise et la guerre turco-balkanique... Nous ne décrirons pas son appartement du 29 de l'avenue de Wagram, son salon plein de précieux autographes, ses éléphants porte-bonheur... Mais voici ses paroles :

" Année Aurorale "

dit Mme de Thèbes

— Vous avez souvent, madame, soulevé le Zaimph redoutable, le voile sacré de l'avenir et prédit longtemps à l'avance quelques-unes des plus grandes catastrophes qui affligèrent le monde... Voulez-vous nous dire ce que sera 1913 ? Ce « treize » redouté nous sera-t-il fatal ?

Mme de Thèbes sourit et tapote d'une main légère ses cheveux d'argent et, assise près de sa petite table, où l'on ne voit, pour tout attirail magique, qu'une lampe basse, voilée d'un abat-jour rose, une loupe et un éléphant de porcelaine, elle nous désigne un fauteuil...

— 1913 ? dit-elle de sa voix bien timbrée, musicale et douce. Encore qu'elle comporte le chiffre fatidique — mais qui n'est pas fatal à tous — 1913 sera une année *aurorale*... C'est l'année aux teintes mélangées, allant du gris de fer de la nuit qui cède au soleil, aux flamboiements de pourpre qui précède la victoire du jour. Année de périls, d'élans redoutables et grandioses, d'angoisses. Du 21 mars 1913 au 20 mars 1914 la France vivra des heures de fièvre, de doute, de crainte, de terreur, de joie intense... Cette année 1913 marque pour elle la fin du cycle de décadence... Sa population cessera de décroître... Plus d'idées dissolvantes, plus d'anémie des courages. L'âme française se ressaisit, s'affirme, aussi haute, aussi ferme, aussi bien trempée qu'autrefois. Elle a repris conscience d'elle-même. Et de ceci il faut louer la volonté divine, car voici l'heure toute proche des épreuves.

— Voulez-vous, madame, parler de la possibilité d'une guerre.

— Oui... La Terre entre directement sous l'influence de la lune, en même temps que se continuera le cycle de Mars... car le dieu de la guerre régira cette année encore nos destins enfiévrés. 1913 ! Année de vie ardente, de passions surexcitées, année où le bouffon se mêlera au tragique, où nous, Français, nous nous sentirons rescusciter, où nous nous sentirons aux mains du destin. Et le destin, cette fois, nous conduit au triomphe et à la gloire.

« L'année météorologique sera plutôt mauvaise. Bouleversements sismiques, cyclones, soulèvements de la mer, réveils des volcans, *même de ceux du Plateau central*... Voilà ce qui nous menace.

« L'année politique ne s'annonce pas meilleure... Elle est pleine de deuils, de sang et de larmes... Aux frontières, je vois des femmes françaises se pencher sur des milliers de blessés. La bonne ville lorraine (Nancy) est marquée pour un grand rôle... Paris est menacé de redoutables crises économiques et financières... Le feu, cette année encore, causera de grands ravages dans ses principaux quartiers... Une fin douloureuse et retentissante menace un sportman fameux... Deux femmes à la mode se suicideront .. Le théâtre verra, malgré les complications politiques,diplomatiques, financières et les menaces de guerre, son influence grandir et son genre se modifier. Plus de réalisme, de la générosité, des élans lyriques. Paris doit être sublime et effroyable d'ici le 20 mars 1914, si comme tout l'indique, l'armée doit être aux frontières et la patrie en danger.

« L'Italie devra prendre de grandes et décisives résolutions.

« La guerre qui menace lui vaudra peut-être de terribles leçons.

« Puisse-t-elle marcher d'accord avec la France. Son triomphe est à ce prix. Elle passera par l'épreuve des cataclysmes et sera avertie par un tribut d'épreuves du triomphant destin que lui prépare l'avenir...

— Et l'Allemagne, madame, l'Allemagne ? Que fait-elle ?

— Elle joue son va-tout. 1913 doit voir pour elle sonner l'heure des inévitables échéances. La guerre lui sera fatale. Elle le sait, la craint, voudrait l'éviter. Mais elle est allée trop loin, trop vite surtout. Elle a vieilli rapidement pour n'avoir pas assez ménagé ses forces. Elle doit succomber sous le poids de sa formidable armure. Elle va vivre des heures terribles... Lutte extérieure, lutte intérieure, émeutes...

— Et l'Autriche ?

— Elle aura sa large part de déchirements et de luttes. Tel qui croit règner sur elle ne règnera pas ; un jeune homme que rien ne destinait au trône régnera sur elle... Elle entre dans la période des troubles intérieurs. Qu'elle prenne garde au conflit entre Slaves et Germains... La Russie se recueillera en silence. Puis, coup de tonnerre sur les bords de la Néva. Hommes nouveaux, choses nouvelles, libertés acquises, grands travaux. Mais que de luttes, de trahisons, d'espoirs déçus ! Le salut viendra d'où les Russes ne l'attendent pas. La Pologne verra d'atroces et tragiques heures, des heures sublimes aussi .. Son étoile rayonne de nouveau à l'horizon... L'Angleterre attend sans trembler l'heure des combats sur mer. Un jeune prince règnera, après avoir beaucoup pleuré, sur la nation anglaise.

« L'Espagne et le Portugal vont vers des destins nouveaux par suite d'intrigues de cour (dont l'âme est une femme) et que les partis politiques exploiteront dans différents pays. Le roi d'Espagne est né sous une bonne étoile, mais peut-être ferait-il bien de se souvenir que nul ne doit user sa chance... La Belgique elle-même sera entraînée dans le bouleversement européen. Quelques-unes des principales villes de la Wallonie auront fort à souffrir. Bruxelles est menacée par le feu et la cendre. Un deuil royal est imminent, un double deuil.

« Les peuples balkaniques ne sont pas au bout de leurs

peines, mais la Bulgarie est appelée à un avenir *invraisemblable* si l'ascension de son souverain n'est pas brusquement interrompue. Quant à la Turquie, elle verra peut-être avant peu le rétablissement, dans son empire mutilé et diminué, de l'ancien état de choses. Le sultan Abd ul Hamid ressaisira le pouvoir, et, s'il ne règne pas personnellement, l'exercera par le truchement de l'un des siens.

« Voilà, monsieur, tout ce que je puis vous dire. Dans leurs grandes lignes, mes prévisions pour 1913 décèlent un retour français à l'énergie, à l'élan, à la victoire, un recul allemand, un bouleversement russe, un changement de souverain en Italie, des convulsions terribles en Autriche...

« Certes, tout cela est revisable. Mais l'heure qui est pleine de menaces, pour d'autres, est pour nous grosse de triomphes... Donc plus que jamais, confiance à la France, les yeux levés, et haut les cœurs ! »

" Année sombre "
dit le docteur Papus

— Voulez-vous, pour une fois, vous muer en prophète, avons-nous demandé au Dr Papus, grand maître ès-sciences occultes, et dire aux lecteurs du *Miroir* ce que sera 1913 ?

— Je ne suis pas prophète, dit le Dr Papus et j'ai l'horreur des prophéties. Mais je puis vous confier, concernant l'an 1913, des constatations assez curieuses, résultant d'observations faites par les meilleurs occultistes. Vous savez sans doute ce que sont en occultisme les « *clichés* »... Ce sont des linéaments, des embryons d'événements futurs qui apparaissent dans les conjonctions astrales. Ces embryons sont modifiables par la volonté collective ou par la prière... forces réelles, forces considérables, contre lesquelles rien ne peut prévaloir.

« Ceci posé, je vous déclare que l'année 1913 sera une année sombre, une année noire, pleine de larmes, de sang

versé, de deuils cruels, pleine aussi de triomphes en puissance dans le futur.

— Comment conciliez-vous ces deux opinions ?

— Jamais, dit le Dr Papus, jamais les signes de guerre n'ont été plus nombreux, plus probants, plus terribles, plus *évidents*. Les événemente actuels prouvent assez que l'heure est dangereuse et l'avenir menaçant. Je n'ai donc pas grand mérite à avancer cela... Mais voici où les « embryons » d'événements, les « clichés » deviennent intéressants ; notez ceci, je vous en prie...

— Je suis tout oreilles, cher mage...

— Si la guerre éclate, si la France, n'ayant provoqué personne, se voit forcée de mobiliser son armée et sa flotte, si, contre son gré, elle est obligée de montrer la force de ses armes, elle verra les victoires accourir de nouveau sous ses drapeaux. Elle connaîtra l'enivrement des foudroyants triomphes, les marches en avant irrésistibles, les entrées acclamées dans les villes conquises. Elle sera l'arbitre de la paix du monde.

« L'Allemagne aura le destin de la Turquie. Elle est marquée pour la défaite, la déroute, l'effondrement. Elle est née d'un crime — comment qualifier autrement la falsification de la dépêche d'Ems ? — Elle s'est édifiée dans le sang innocent, mais voici l'immanente justice, voici l'heure des comptes redoutables. Elle connaîtra l'ère des revers, les heures de stupeur désespérée. Son armée a l'orgueil de sa force, mais celle-ci n'est qu'apparente, car elle n'a plus foi en sa mission ni la volonté de vaincre, sans lesquelles il n'est pas de victoires possibles...

(*A suivre*).

Le Gérant : G. ENCAUSSE.

Imprimerie de *Mysteria*, 15, rue Séguier, Paris.